

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

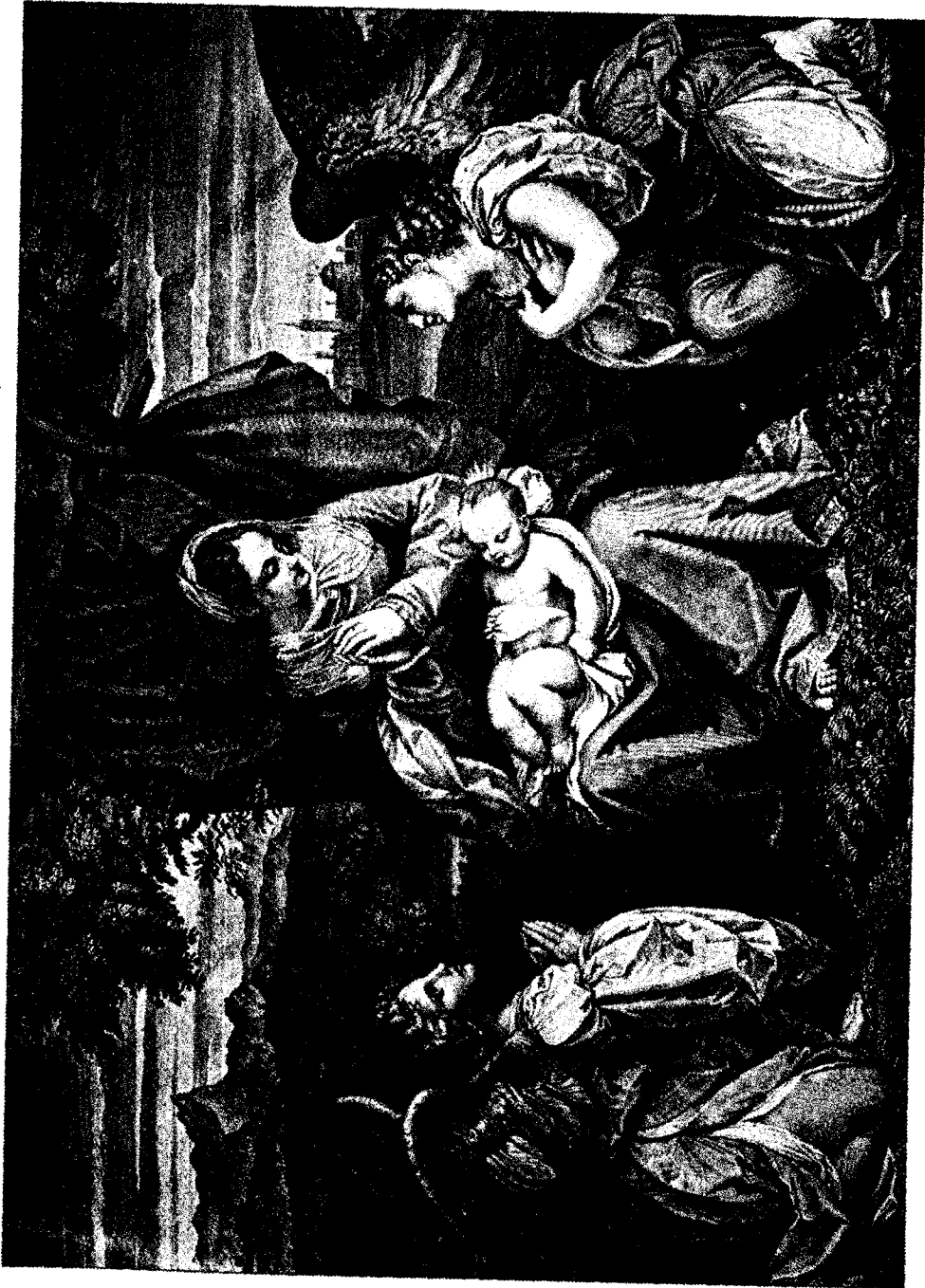
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.





MATER AMABILIS

D'APRÈS LE TITIEN.

Venise ! oh ! que de fois un désir fantastique
A transporté mon cœur sur ton Adriatique !
De l'espace et du temps déchirant le rideau,
J'ai rêvé tes canaux sillonnés de gondoles,
Et tes palais de marbre et tes blanches coupoles,
Et ton Saint-Marc et ton Lido !

Là, parmi les splendeurs de ton architecture,
J'aime à ressusciter les rois de la peinture
Qui prenaient leurs couleurs au ciel vénitien ;
Je vois les deux Talma, dont le génie éclate,
Véronèse drapé de pourpre et d'écarlate
Et le grand maître Titien !

Les uns glissent, bercés par les ondes limpides,
Souriant aux chansons de ces beautés splendides,
De ces reines d'un jour, qui vivront sous leur main ;
D'autres, le front pensif, sur la sombre lagune
Vont rêver, isolés de la foule importune,
A leur chef-d'œuvre de demain.

Qui d'entre nous, ami lecteur et vous surtout, aimables lectrices, porté sur les ailes légères de l'imagination, ne s'est surpris quelquefois, comme le poète, errant au milieu des œuvres d'art qui décorent la reine de l'Adriatique.

Ce rêve, le seul sans doute, que la réalité puisse dépasser, vous l'avez peut-être même réalisé, mollement bercé dans une de ces

poétiques gondoles. Alors vous avez senti cette mélancolie pleine de poésie qui s'empare du voyageur glissant sur la prodigieuse avenue du Grand Canal. De chaque côté, vous avez admiré ces basiliques et ces palais sans nombre ; majestueuse décoration d'un vaste et splendide théâtre dont la scène fut autrefois occupée, depuis Victor Pisani à Daniel Manin, par tant d'illustres acteurs, mais qui aujourd'hui semble avoir perdu et son âme et sa vie. Pourtant elle reste encore, cette ville de Saint-Marc, malgré le voile de tristesse dont l'a revêtu le malheur, comme imprégnée de la grâce indéfinissable des choses italiennes ; elle en a le charme et la grandeur.

Ne résistons pas à l'attraction qu'elle nous offre, dirigeons-nous de ce côté, nous y trouverons certainement quelques œuvres d'art, quelque artiste remarquable dont nous serons heureux de faire la connaissance.

Si nous arrivons par le nord nous passerons par la jolie petite ville de Cadore. C'est là que par un beau soir du mois de mai de l'an 1487, nous aurions pu voir de pieux pèlerins à genoux aux pieds d'une madone rustique chantant les louanges de notre mère bien-aimée. Non loin d'eux, adossé à un arbre, un petit garçon de dix ans croquait ce groupe pittoresque. Derrière lui s'avance sans bruit un homme à l'âge mûr, quelques instants il regarde avec intérêt le travail de l'enfant, puis tout à coup lui frappant sur l'épaule : "C'est très bien ce que tu fais là, petit, tu aimes donc bien le dessin." "Oh ! oui, père, j'aimerais tant pouvoir peindre des madones belles comme celles que peint maître Bellini."

Peu de jours après Titiano Vecelli, notre enfant de dix ans était installé dans l'atelier de Sébastien Zuccato, maître mosaïste de Venise. Mais déjà le petit élève était plus habile que son maître, et sur la recommandation de celui-ci, il fut admis à l'école des frères Bellini, alors à l'apogée de leur gloire. Il ne devait pas y faire un long séjour. Son dessin facile et vigoureux qui contrastait avec la manière sèche, patiente et fatiguée de ses maîtres, excita leur jalousie.

— "Jeune homme, lui dirent-ils un jour, en lui signifiant son congé, vous ne ferez jamais votre chemin dans l'art comme cela, il vaut mieux abandonner cette étude."

Titien ne se rebute pas. Il s'attache à Giorgioné qui comme lui venait de quitter l'atelier des Bellini et inaugurerait la manière large et libre à laquelle il a laissé son nom. Malheureusement la jalousie, cette plaie des artistes, devait encore venir le séparer de son nouvel ami. Celui-ci avait à décorer le *Fondak* ou Entrepôt

des Allemands ; il confia l'exécution de l'un des pans de l'édifice à son jeune disciple. Lorsque les deux peintres eurent livré leur ouvrage au public, des amis indiscrets qui ne savaient pas que le Titien eut travaillé à la décoration de l'Entrepot, félicitèrent Giorgioné des peintures de son élève, lui disant qu'il s'était encore surpassé dans cette partie de son œuvre. Giorgioné répondit modestement que c'était l'ouvrage d'un disciple de dix-huit ans, nouvellement passé maître ; mais il était blessé au vif. Il se retira dans sa maison, s'y enferma quelque temps pour dévorer son dépit, et ne voulut plus entendre parler de ce rival inattendu.

Titien fut sensible à cette injustice et ne l'oublia jamais. Voyons quelle noble vengeance il saura en tirer lorsque vingt ans plus tard l'occasion s'en présentera.

Giorgioné, atteint de la peste, est étendu sur son lit de mort. Tout à coup il demande son ancien disciple et ami. On va prévenir le Titien qui, malgré les représentations de ses amis, accourt aussitôt. Le moribond faisant alors un effort suprême exhala lentement ces paroles : " J'ai la peste. Je vais mourir. Merci à vous, mon ami, qui n'avez pas craint de venir ici. J'espère que vous avez oublié mon injustice d'autrefois....."

— " Vous en avez la preuve, Giorgioné, puisque me voici."

— " C'est vrai ; mais écoutez : le temps pourrait me manquer. Je laisse des œuvres ébauchées..... Personne plus que vous n'est capable de les terminer. C'est donc à vous, Titiano, que je lègue ce soin.....je vous livre ce que j'ai de plus cher, ma réputation."

— " Croyez, s'écria le Titien, que je m'efforcerai de la soutenir dignement."

— " Merci, j'avais eu raison de compter sur votre cœur."

Cette bonne action n'eut pas pour le Titien les suites funestes que craignaient ses amis : soixante-deux ans plus tard il peignait, d'une main un peu refroidie il est vrai, mais ferme encore, un *Christ déposé de la Croix*, lorsque la mort qui semblait l'avoir oublié, vint le frapper de la même faux que son maître, alors qu'il avait dépassé l'âge de quatre vingt dix-neuf ans. Le Sénat permit qu'il fût dérogé en sa faveur à la loi qui interdisait de rendre les honneurs funèbres aux pestiférés. Ses restes furent déposés dans l'église de *Frari*.

Cette longue carrière d'un siècle fut une suite de succès et de triomphes. Tous les princes se disputèrent l'honneur de posséder le Titien. Mais ni la noble et douce amitié de l'Arioste que le duc de Ferrare lui avait ménagée dans l'espoir de le retenir à sa cour ; ni les offres généreuses de François I^{er} ; ni les honneurs dont le

comblait Charles-Quint, qui ne dédaignait pas de ramasser ses pinceaux et qui répondait à ses courtisans, surpris des égards qu'il avait pour le peintre : " Je puis créer autant de ducs qu'il me plaît ; mais où trouverai-je un autre Titien ? " rien, dis-je, ne put le décider à vivre loin de sa patrie. Le cardinal Bembo, venu lui-même de la part de Léon X pour le presser de se rendre à Rome, dans l'espoir de le gagner, faisait un jour contraster les avantages qu'il trouverait dans la ville des Papes avec la désolation qui régnait à Venise, où sévissait une peste terrible : " Il n'est que trop vrai, Monseigneur, lui répondit l'artiste, mais est-ce une raison pour que je m'éloigne ? Si mes compatriotes sont malheureux, je ne les aime que davantage."

S'il aimait ses compatriotes, eux de leur côté savaient apprécier son talent et la gloire qu'il faisait rejaillir sur la république. Le sénat fit une loi spéciale défendant sous peine de mort qu'on fit sortir du territoire de la république son célèbre *Martyre de saint Pierre*.

Mais aussi ce tableau est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre du Titien. Jamais son dessin ne fut plus ferme ni son coloris plus savant ; jamais sa composition ne fut si bien entendue pour produire l'effet désiré, ni l'expression de ses personnages mieux rendue. Le paysage à la fois héroïque et agreste qui encadre cette émouvante peinture suffit à lui seul pour le placer au premier rang des paysagistes.

Ce tableau, avec quelques autres de la première période de sa carrière, est empreint d'un caractère de grandeur et de piété qu'il ne retrouvera plus lorsqu'il aura subi l'influence satanique de l'Arétin. Influence qui malheureusement se fit sentir pendant plus d'un quart de siècle, dans toutes les branches de la littérature et de l'art. Mais il faut ajouter à la honte du Titien, qu'une fois au pouvoir de cet insigne corrupteur, il contribua plus qu'aucun peintre de son école et peut-être de son siècle, à discréditer l'idéal et à introduire définitivement le naturalisme dans l'art. Appelé par son génie à dominer de si haut l'école vénitienne, il ne brillera plus que par les qualités secondaires qui distinguent cette école.

Les Vénitiens, en effet, sont les premiers décorateurs du monde ; mais ils parlent aux yeux beaucoup plus qu'à l'esprit ; ils ne vont que rarement au delà de la surface et de l'épiderme, ils charment la vue plus qu'ils ne touchent le cœur : jamais en face de leurs œuvres chaudes, colorées, brillantes et sensuelles, on ne se sentira écrasé par le poids des pensées ou de la conception profonde, comme au Vatican ou à la Farnésine. Chez eux la main est plus

habile que le cerveau n'est profond ; elle court sur la toile, elle sème des fleurs, elle juxtapose des tons qui sont faits pour ravir les yeux, elle balance des lignes heureuses, elle noie les contours dans l'éther, elle rivalise avec le ciel transparent de Venise, elle peuple ses palais d'allégories brillantes. Les artistes vénitiens sont des païens qui entendent l'antiquité à leur manière, qui ont secoué le joug des peintres ascétiques, de ces doux génies florentins qui peignaient les sujets religieux en aspirant au ciel et demandaient à leur cœur plein de foi leurs plus touchantes inspirations.

Pour nous chrétiens qui mettons dans l'art le fond des idées et des sentiments bien au-dessus de leur revêtement extérieur, nous détournerons les regards des œuvres malsaines de la dernière période de la vie du Titien, pour les reporter quelques instants sur un des chefs-d'œuvre de sa première manière. Nous avons devant les yeux une de ces madones connues dans l'art sous le titre de *Madre Pia* ou *Mater amabilis*. C'était un des sujets favoris des peintres du moyen-âge et de la Renaissance. Dans ces compositions, la Vierge est généralement représentée les mains jointes dans une attitude de respectueuse prière. Quelquefois elle est assise avec l'enfant Jésus sur ses genoux, d'autres fois elle se prosterne devant l'enfant couché dans un berceau ou sur un gazon parsemé de fleurs. Quelquefois l'enfant Jésus regarde sa mère, plus souvent il sourit avec bonté aux pieux fidèles agenouillés au pied de l'autel qu'il domine ; rarement enfin, et seulement dans les tableaux de la Renaissance, il est représenté endormi.

Titien dans la meilleure partie de sa vie a souvent traité ce sujet avec quelques variantes. Dans le tableau qui nous occupe : sur les bords d'un paisible cours d'eau au pied d'un arbre, la Vierge est assise avec l'enfant Jésus endormi sur ses genoux. Les mains jointes, elle le contemple avec amour. Un voile étendu entre les branches de l'arbre semble destiné à les protéger contre les rayons trop ardents du soleil ; mais en réalité, il sert à mieux faire ressortir les principaux personnages du groupe. Deux anges, d'une beauté peut-être trop terrestre, à genoux de chaque côté paraissent ne pouvoir détacher leurs regards de cette mère de leur Dieu qui bientôt sera la reine des cieux. Comme toujours le peintre a su encadrer cette aimable scène d'un magnifique paysage : d'un côté s'élève les montagnes de Cadore ; et de l'autre sa ville natale. Le gazon sur lequel reposent les pieds de la Vierge est tout émaillé de fleurs.

Peu de personnes ont l'avantage de pouvoir admirer l'original de ce beau tableau ; il est la propriété de la famille Pino, de Milan.

Nous pouvons heureusement y suppléer en admirant la belle copie due au burin de l'habile graveur Pietro Anderloni.

* * *

Pietro naquit à Santa Eufemia en 1784. Il se destinait à la peinture, mais son frère Faustino, avec lequel nous aurons probablement occasion de faire plus ample connaissance, lui persuada de se livrer plutôt à la gravure et l'initia lui-même à cet art difficile. A vingt ans, Pietro fut admis à recevoir les leçons de Longhi, alors surintendant de l'Académie de gravure de Milan. Pendant neuf ans il assista ce maître dans la production de ses meilleures planches.

Envoyé à Rome en 1824 pour prendre des dessins d'après les tableaux de Raphaël, il en revint en 1831, pour remplacer Longhi dans la direction de l'Académie. Il occupa toujours une place distinguée au milieu de ses contemporains et fut membre de plusieurs académies de gravure.

Dans l'œuvre remarquable qu'il a laissée brille au premier rang la planche dont nous donnons la reproduction d'une *épreuve avant la lettre*.

ALPHONSE LECLAIRE.



LE FORT ET LE CHATEAU SAINT-LOUIS

(QUÉBEC.) (1)

VIII

Les femmes au château sous le régime français.—Madame et Mademoiselle d'Aillebout.—La marquise de Denonville et ses filles.—Elisabeth de Halot d'Honville.—La marquise Philippe de Vaudrenil et ses filles.—Esther Wheelwright.—La marquise Pierre de Vaudreuil-Cavagnal.

La liste des femmes qui séjournèrent au fort Saint-Louis, sous le régime français, n'est pas très longue. Nous avons déjà nommé Madame et Mademoiselle d'Aillebout (2), Madame la marquise de Brissay de Denonville et ses trois filles : Bénigne (3), Catherine et Ma-

(1) Voy. REVUE CANADIENNE, avril, mai, juin, août, octobre et novembre.

(2) D'après la Mère Juchereau, qui écrivait trente ans après la mort de Madame d'Aillebout (Marie-Barbe de Boulogne), celle-ci n'aurait jamais eu d'enfants. D'après le *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, elle aurait eu une fille, Barbe, qui se serait mariée à Jean de Lauzon. Ce qui nous a porté à croire à l'existence de cette fille unique de Madame d'Aillebout est l'entrée suivante du *Journal des Jésuites* : " Janvier 1649.—Le premier jour..... je donnay un petit livre à *Mademoiselle la Gouvernante*, et une croix de relique à M. le gouverneur, un Gerson à son neveu." Des recherches subséquentes nous ont convaincu que "*Mademoiselle la Gouvernante*" dont il est question dans le *Journal des Jésuites*, était la sœur du gouverneur Louis d'Aillebout et non sa fille. A la page 4 du *Journal* (août, septembre et octobre 1645), il est dit : " Il ne demeura à Villemarie que Mons. d'Alibour, sa femme et sa sœur....." A la page 109 (mai 1648) : " Se noyèrent Amyot et Marguerie ; la nouvelle en fut apportée par la barque qui revint de Montréal apportant *Mademoiselle d'Aillebout*." A la page 133 (février 1650) : " Différend pour l'entrée de *Mademoiselle la Gouvernante* à Sillery réglé par une lettre envoyée à cet effect à Sillery."

Dans leur testament portant la date du 30 octobre 1652, Monsieur et Madame d'Aillebout déclarent qu'ils n'ont jamais eu d'enfants. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec). Le père de Madame d'Aillebout se nommait sieur Florentin de Boulogne, et sa mère Dame Eustache Cureau ou Qurau. (Contrat de mariage de Louis d'Aillebout et de Barbe de Boulogne, Paris 6 septembre 1638). C'est la sœur de Madame d'Aillebout (Demoiselle Philippe de Boulogne), et non sa mère, qui se fit religieuse chez les Ursulines de Québec sous le nom de Mère Saint-Dominique. Madame de Boulogne et sa fille ursuline portaient des prénoms devenus aujourd'hui exclusivement masculins : *Eustache* et *Philippe*

(3) Mère Bénigne-Thérèse de Jésus, religieuse carmélite, morte à Chartres, en France, le 6 août 1744, à l'âge de 73 ans, après 51 ans et six mois de vie religieuse.

rie-Anne (1), ainsi que Mademoiselle de Hallot d'Honville (2). A ces noms il faut ajouter ceux de Madame la marquise Philippe de Vaudreuil et de ses deux filles, Marie-Louise et Louise-Elisabeth, celui de Mademoiselle Esther Wheelwright et celui de la marquise Pierre de Vaudreuil-Cavagnal.

Les deux premières châtelaines du fort Saint-Louis (Madame d'Aillebout et la marquise de Denonville) étaient françaises ; les deux dernières (la marquise Philippe de Vaudreuil et sa belle-fille la marquise Pierre de Vaudreuil) étaient, l'une acadienne et l'autre canadienne.

Les deux premières habitèrent le premier château, au dix-septième siècle ; les deux dernières habitèrent le deuxième château, au dix-huitième siècle.

Louise-Elisabeth de Joybert, marquise de Vaudreuil, dont nous avons mentionné le nom au chapitre précédent, était fille de Pierre de Joybert de Marson, seigneur de Soulanges, et de Marie-Françoise Chartier de Lotbinière. Elle naquit à Gemseck, sur la rivière Saint-Jean, où commandait son père, le 18 août 1673, et fut ondoyée aussitôt par un chirurgien du nom de Lavergne. Elle fut baptisée sous condition à Québec le 15 juin 1675, et eut pour parrain le comte de Frontenac et pour marraine Marie-Françoise d'Amours (femme de Louis-Théodore Chartier de Lotbinière), son aïeule.

Vers l'âge de treize ans, elle entra au pensionnat des Ursulines de Québec avec une des filles de la marquise de Denonville, Catherine de Brisay, qui n'était qu'une enfant. La marquise s'était prise d'affection pour la jeune Acadienne, dont toute la personne était extrêmement sympathique.

Mademoiselle de Joybert épousa le chevalier Philippe Rigaud de Vaudreuil le 21 novembre 1690. M. de Vaudreuil avait alors quarante-sept ans ; sa jeune femme en avait dix-sept.

Nous avons dit que Madame de Vaudreuil passa de longues années en Europe. Avant d'aller remplir à la cour de Versailles les importantes fonctions d'éducatrice des enfants de France, la marquise connut amplement les saintes joies et les nobles soucis de la maternité. Elle n'eut pas moins de douze enfants, dont trois—Phi-

(1) Née à Québec et morte religieuse en France. Elle était abbesse des Bernardines de Notre-Dame de l'Eau, près Chartres. L'abbaye des Bernardines de l'Eau fut fondé en 1226.

(2) Fille de Messire Louis de Hallot d'Honville et de Marthe Leconte, — née le 27 mai 1658, à Boisville, en France, morte religieuse à l'Hôtel-Dieu de Québec.

lippe-Arnaud, né en 1705, Joseph-Hyacinthe, né en 1706, et Louise-Elisabeth, né en 1709,—virent le jour au château Saint-Louis.

Recommandée à la cour (probablement par sa vieille amie la marquise de Denonville), Madame de Vaudreuil dut quitter Québec pour se rendre à Versailles peu de temps après la naissance de sa dernière enfant, Louise-Elisabeth, baptisée à Québec le 12 septembre 1709. Elle avait été nommée sous-gouvernante des enfants de France l'année précédente (1708). Le navire qui devait la conduire en France partit de Québec dans l'automne de 1709 et fut pris par les Anglais ; toutefois, il n'arriva rien de fâcheux à Madame de Vaudreuil et aux personnes qui l'accompagnaient. Le commandant du vaisseau ennemi se montra plein de déférence, et les fit débarquer au Havre, où se trouvait M. de Champigny, qui les reçut avec empressement.

Madame de Vaudreuil avait alors un peu plus de trente-six ans. Elle se rendit immédiatement à Versailles, et fut accueillie avec bonté par Madame de Maintenon, qui la présenta au roi. On lui confia aussitôt l'éducation du jeune duc d'Alençon, et le duc de Saint-Simon, qui n'était guère porté à flatter les gens, dit, dans ses *Mémoires*, qu'elle était bien au-dessus de son emploi. Refoulant au fond du cœur le chagrin qu'elle devait éprouver de ne pouvoir se consacrer à l'éducation de ses propres enfants au foyer domestique, et comprenant tout ce qu'il y avait d'important et d'auguste dans la mission qui lui était confiée, elle s'acquitta de sa tâche avec tant d'intelligence et de tact que, le jeune prince son élève étant mort, on la retint à la cour plusieurs années encore pour y élever les autres enfants du duc de Berry.

Elle acquit auprès des puissants du jour une influence dont elle se servit, pendant son séjour en France et plus tard, au bénéfice des membres de sa famille et de quelques autres personnes. Son esprit supérieur, ses solides principes, son instruction et les charmes de sa personne la firent apprécier hautement par l'entourage de Louis XIV, —entourage beaucoup plus sérieux que dans les premières années du règne de ce monarque (1).

On peut voir par un mémoire daté de Versailles et adressé au ministre en 1710, qu'au milieu des enchantements et des exigences de la cour, la vaillante marquise ne perdait pas de vue les affaires politiques de la Nouvelle-France (2).

(1) Après bien des alternatives de chutes et de relèvements, Louis XIV s'était définitivement "converti" à l'âge de quarante ans.

(2) Collection de manuscrits relatifs à la Nouvelle-France. (Québec, 1884), vol. II, page 512.

En 1721, la marquise se trouvait à Montréal. Elle posait, en 1723, la première pierre du Château Vaudreuil dont nous avons parlé au chapitre précédent. Une note de l'*Album des souvenirs canadiens*, du Commandeur Viger, se lit comme suit :

“ Inscription trouvée le 15 mai 1806, sur la première pierre de l'angle sud-est de l'ancien *Château Vaudreuil*, à Montréal, employé comme premier *Collège* de cette ville, du 1er octobre 1773 au 6 juin 1803, (alors) qu'il fut détruit par le feu.

“ CETTE PIERRE * A ESTÉ POSÉE * PAR * DAME * LOUISE-ELIZABETH * JOVABERE * FEMME * DE * HAVT * ET PVISSANT * SEIGNEVR * PHILIPPE DE RIGVAVD * CHEVALIER * MARQUIS * DE VAVDREVIL * GRAND * CROIX * DE * ST-LOVIS * GOUVERNEVR * LIEVTENANT * GENERAL * POVR * LE ROI * DE * TOVTTE * LA * NOUVELLE * FRANCE * SEPTENTRIONALE * EN 1723 * LE 15 MAY * — SEPT MAISON * APPARTIEN * A MONSIEVR * LE * MARQUIS * DE * VAVDREVIL * ”

Madame Philippe de Vaudreuil atteignit l'âge de soixante-six ans et demi. “ Elle fit son testament le 19 janvier 1740, et mourut à Paris peu de jours après, dans le même mois ” (1).

Vers les premiers jours de l'automne de 1708, la sentinelle du fort Saint-Louis présentait les armes à un religieux de la Compagnie de Jésus, qui se dirigeait vers le château. Le Père Bigot, un des plus zélés missionnaires de l'Acadie, venait rendre compte au marquis de Vaudreuil de l'heureux résultat de démarches commencées depuis déjà plusieurs années pour tirer des mains des Abénaquis une jeune Anglaise, une enfant de onze ans, Esther Wheelwright, enlevée à ses parents dans une journée de carnage, et qui, depuis lors, avait partagé les misères d'une famille sauvage qui l'avait adoptée. Le missionnaire avait aperçu un jour sa blanche figure au milieu d'un groupe de petits Abénaquis, et avait fait connaître sa captivité à sa famille, qui habitait le voisinage de Boston.

M. de Vaudreuil s'était occupé activement du rachat de cette enfant. Il lui donna asile au château Saint-Louis et voulut la traiter comme un membre de sa famille. Madame de Vaudreuil la prit aussi en affection, et, comme elle comptait partir dans quelques mois pour la France, elle résolut de la placer chez les Ursulines avec sa

(1) D'Hozier, *Armorial de France*, volume VI, page 363.

filles, Marie-Louise de Rigaud, âgée de près de huit ans. Le journal ou registre des Ursulines du 18 janvier 1709, contient la note suivante : “ Madame la Marquise nous a donné une petite Anglaise pour pensionnaire. Elle paiera 40 écus. ”

Esther Wheelwright appartenait à une excellente famille et était admirablement douée, au physique et au moral. Elle se fit religieuse chez les Ursulines de Québec le 12 avril 1714, et prit le nom de Mère de l'Enfant-Jésus. Sa mère ne la revit jamais ; elle se déclara satisfaite de la savoir heureuse et se contenta de lui écrire des lettres pleines de tendresse et de lui envoyer de riches cadeaux

M. de Vaudreuil, par égard pour la famille de la jeune fille, ne voulut pas d'abord prendre la responsabilité d'autoriser l'entrée en religion de Mademoiselle Wheelwright. Ne pouvant la confier à personne pour la conduire à Boston, il la garda auprès de lui, avec ses propres enfants, de 1710 à 1712, année de son entrée au noviciat.

La jeune étrangère dont l'enfance avait été si tourmentée désirait ardemment vivre de la vie calme du cloître ; aussi fit-elle une religieuse modèle. Ses parents de la Nouvelle-Angleterre eurent, à plusieurs reprises, des rapports pleins de cordialité avec les Ursulines. Un de ses neveux vint même à Québec pour y voir sa légendaire parente. On lui donna la permission d'entrer dans le cloître, et la pauvre petite prisonnière des Abénaquis, devenue religieuse professe et captive volontaire, put s'enquérir à loisir de tout ce qui concernait sa famille.

On lit dans l'*Histoire du monastère des Ursulines de Québec*, vol. III, p. 46.

“ Une autre fête, que les circonstances rendirent publique, fut celle du 12 avril 1764, “ jour où notre révérende Mère Supérieure, “ la Mère Esther Wheelwright de l'Enfant-Jésus, renouvelait ses “ vœux de cinquante ans de profession entre les mains de M. Briant, “ vicaire-général du diocèse vacant, et notre très digne supérieur. “ Rien ne manqua à la solennité ; M. Rescha, notre très-digne confesseur, joua de l'orgue, et l'on chanta plusieurs motets pendant “ la sainte messe. M. Récher, de son côté, nous favorisa d'un très-beau sermon sur le bonheur de la vie religieuse. Le *Te Deum* se “ chanta à l'issue de la messe, et nous eûmes le soir la bénédiction “ du Saint-Sacrement”

“ Cette bien-aimée jubilaire était la première supérieure anglaise de notre maison, et, par une singulière coïncidence, elle entra en charge au mois de décembre 1760, précisément à l'époque où la domination anglaise s'établissait en Canada. Cette vénérée et chère Mère, qui devait tant à l'hospitalité française, semblait dire que le

mélange des deux races n'altérerait jamais en rien la charité, et que si, d'un côté, le monastère restait toujours profondément français, il saurait, de l'autre, apprécier le mérite des filles d'Albion."

La révérende Mère Esther Wheelwright de l'Enfant-Jésus vivait encore en 1775. Elle avait alors soixante-dix-huit ans.

La quatrième châtelaine du fort Saint-Louis fut Madame la marquise Pierre de Vaudreuil-Cavagnal, née Fleury de la Gorgendière, femme du dernier gouverneur du Canada sous le régime français.

Le marquis Pierre de Vaudreuil-Cavagnal, ou "Cabaniau," fils du marquis Philippe Rigaud de Vaudreuil et d'Elisabeth de Joybert, naquit à Québec le 22 novembre 1698. Son acte de naissance ne porte que ce seul prénom de Pierre. Il épousa Charlotte Fleury de la Gorgendière, veuve du procureur-général Louis Le Verrier, une des filles de Joseph Fleury de la Gorgendière, sieur d'Eschambault, et de Claire Joliette (1).

François-Pierre Rigaud de Vaudreuil, frère du précédent, connu sous le nom de "Monsieur de Rigaud," épousa, le 2 mai 1733, "Demoiselle Louise Fleury de la Gorgendière, fille de Joseph Fleury de la Gorgendière, sieur d'Eschambault, et de Claire Joliette." (2)

Les deux frères épousèrent donc les deux sœurs.

Pierre et François-Pierre furent tous deux gouverneurs des Trois-Rivières, mais le premier seulement devint gouverneur général du Canada.

Joseph Fleury de la Gorgendière, sieur d'Eschambault, et Claire Joliette, père et mère des deux dames de Vaudreuil dont nous venons de parler, eurent la plus nombreuse famille dont il soit fait mention dans les annales canadiennes. De leur union, dit l'abbé Daniel, naquirent trente-deux enfants (3).

Il ne faut pas confondre *Charlotte Fleury* de la Gorgendière, mariée au procureur-général Louis Le Verrier, puis au marquis Pierre de Vaudreuil-Cavagnal, dernier gouverneur de la Nouvelle-France, avec sa sœur *Charlotte-Ursule*, mariée, le 20 septembre 1745, à Joseph Marin de la Malgüe. Ne pas la confondre non plus avec *Jeanne-Charlotte Fleury*

(1) Voir : *Histoire des grandes familles françaises du Canada*, de l'abbé Daniel. Voir aussi les *Notes sur les registres de Notre-Dame de Québec*, de l'abbé J.-B.-A. Ferland, page 55.

(2) Archives de la basilique N.-D. de Québec.

(3) Mme Genest, de Saint-Henri de Lévis, a eu aussi trente-deux enfants, et pas de jumeaux ! M. l'abbé Collet, pro-supérieur du collège Sainte-Anne, est le neveu de Mme Genest.

ry de la Gorgendière, sa tante, née le 10 janvier 1683, fille de Jacques-Alexis Fleury de la Gorgendière et de Marguerite Chavigny, et mariée, le 15 juin 1704, à François Le Verrier, capitaine de marine.

La marquise de Vaudreuil-Cavagnal eut, de son premier mariage avec le procureur-général Le Verrier, un fils—Math...-Louis—qui fut capitaine d'une compagnie d'un détachement de marine et chevalier de Saint-Louis (1).

Le jeune capitaine suivit sa mère et son beau-père en France, après la capitulation de Montréal.

On connaît peu de chose de la vie intime de Mme de Vaudreuil. Dans ses lettres confidentielles à Bourlamaque, le marquis de Montcalm mentionne quelquefois son nom. Le 3 mars 1758, il écrit :

“ Les beaux jours occasionnent beaucoup de parties de campagne. M. et Mme Vaudreuil y vont souvent. Le chevalier de Lévis en est quelquefois, et il a aussi les siennes.”

Le 7 du même mois :

“ Les beaux jours continuent ; la fonte des glaces me fait craindre l'interruption des parties de M. et Mme de Vaudreuil, qui vont visiter les notables de la côte comme Henri IV chez les notables bourgeois de Paris.”

Le 8 octobre 1758 :

“ Madame de Vaudreuil disait ce matin : M. le général, les Anglais disent bien que vous êtes un grand général. Le P. Floquet : Tout est dû à votre prudence et à votre bonheur. Rigaud pleurait de joie et de chagrin de la perte de ses sauvages. Saint-Sauveur disait sa phrase favorite : Rogers est tué, c'est complet, *habit, vesté et culotte*.”

Le 9 décembre de la même année :

“ Comme on écrit beaucoup de Montréal à Québec, j'aime mieux vous dire que, hier matin, à l'occasion de l'officier de milice qui disait que l'on était consterné, lorsque je faisais le siège du fort Guillaume-Henry, et que Webb avait grand-peur ; qu'il n'y avait personne à Orange et New-York, et que l'on aurait pris avec facilité Lydius, M. le Marquis de Vaudreuil rabâcha beaucoup sur cela, moi présent. A la fin, avec beaucoup de modération (car les assistants et le chevalier de Montreuil l'assurent), je lui dis mes raisons pour n'y avoir pas marché, qu'il ne fallait pas se repaître de chimères.

(1) Consulter, aux archives de la paroisse de Montréal, l'acte de baptême de Louis-Joseph Fleury d'Eschambault (petit-fils de Joseph Fleury de la Gorgendière, sieur d'Eschambault, et de Claire Joliette) portant la date du 2 février 1756, et où se trouvent de précieuses indications concernant la paternité de l'enfant avec Math...-Louis Le Verrier et autres personnes.

Alphonse Fleury d'Eschambault, de Québec, m'a obligeamment communiqué une copie de ce document.

“ J’interpellerai M. Le Mercier, qui fut de mon avis et défila, et n’osa plus rester davantage; et je conclus par lui dire modestement que je faisais de mon mieux à la guerre, suivant mes faibles lumières; que, quand on n’était pas content de ses seconds, il fallait faire campagne en personne pour exécuter ses propres idées. Les larmes lui en vinrent aux yeux, et il mâcha entre ses dents que cela pourrait être. La conversation finit de ma part :—J’en serai comblé, et je servirai volontiers.

“ Madame de Vaudreuil voulut s’y mêler :—Madame, permettez que, sans sortir du respect qui vous est dû, j’aie l’honneur de vous dire que les dames ne doivent pas parler guerre. Elle voulut continuer :—Madame, sans sortir du respect qui vous est dû, permettez que j’aie l’honneur de vous dire que si Madame de Montcalm était ici et qu’elle nous entendît parler guerre avec M. le Marquis de Vaudreuil, elle garderait silence.

“ Cette scène, devant huit officiers, dont trois de la colonie, sera brodée, rebrodée; la voilà telle. Je lui parlai des vivres et je lui dis : M. l’Intendant, qui est l’homme du Roi, comme vous, Monsieur (2), et qui, sur cette partie, doit être instruit, m’a écrit, dans le temps, qu’il n’avait pas de quoi nourrir l’armée passé le dernier août. Nous étions au 9. Quoique sûrement Le Mercier le lui écrira, car il a dû entendre cette phrase avant d’avoir défilé, vous pouvez lui dire comme de vous-même, avec confiance, si vous le jugez à propos, sinon mot.

“ Le chevalier de Lévis qui entra ne se serait pas douté de la conversation, vu mon air tranquille, et j’y fus le soir à mon ordinaire; et ce matin, je porte un bel œillet, qu’on m’envoie dans le moment, à Madame de Vaudreuil; mais c’est odieux.”

Le 8 mars 1759 :

“ L’histoire de mon empoisonnement s’est renouvelée dans le gouvernement de Montréal, il y a quinze jours, et a été à M. et Mme de Vaudreuil. Elle en a bien rabâché, et le peuple disait : On veut donc vendre le pays ! Au reste, je n’aime pas ces bruits. Ne parlez jamais de crime aux hommes.”

Le 25 juin 1759 (à l’arrivée de la flotte de Wolfe) :

“ Madame de Vaudreuil doit partir cette semaine pour Montréal; mais M. le Marquis nous reste.”

Dans toute cette correspondance intime, Montcalm répète souvent : *Brûlez cette lettre, — brûlez toutes mes lettres.* Cela fait rêver. Comme l’a dit avec autant d’esprit que de justesse M. Joseph-Edmond Roy,

(1) Dans l’exercice de ses fonctions d’intendant de justice, police et finances, M. Bigot relevait en effet directement de l’autorité royale.—E. G.

“ la postérité est une grande décacheteuse de lettres ” : toutes celles dont nous venons de donner des extraits, ainsi que beaucoup d'autres adressées par Montcalm à Bourlamaque, sont devenues la propriété de sir Thomas Philipps ; M. Francis Parkman possédait une copie manuscrite de toute la collection, et celle-ci a été imprimée et publiée, en 1891, par le gouvernement de Québec. La lettre du 9 décembre 1758, où il est question d'un dialogue assez vif entre Montcalm et Madame de Vaudreuil, suivi de l'envoi d'un œillet par le général à la marquise, a aussi été réédité par M. l'abbé H.-R. Casgrain dans son récent ouvrage intitulé : *Montcalm et Lévis* (1). Après tant de publicité, personne n'aura de scrupules à la reproduire, malgré la recommandation de celui qui l'écrivait : *Brûlez cette lettre, — brûlez toutes mes lettres.*

Les Hospitalières de Québec ont conservé une lettre de la marquise de Vaudreuil-Cavagnal. Elle est signée : *Fleury Vaudreuil.*

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, ce fut vers la fin du mois de juin 1759 que la dernière châtelaine du fort Saint-Louis sous le régime français quitta le château pour n'y plus revenir. Nous la retrouvons au mois d'octobre de l'année suivante, sur le pont du navire *l'Aventure*, avec son noble époux, le marquis de Vaudreuil, M. de Rigaud et sa femme (sœur de la marquise) et plusieurs des principaux acteurs du grand drame dont les péripéties venaient de se dérouler sur les rives du Saint-Laurent. Lorsque le vaisseau qui devait la conduire en France quitta la rade de Québec, le 18 octobre 1760, elle sentit sans doute son cœur se gonfler en disant un suprême adieu au pays qui l'avait vue naître, à la ville qu'elle avait habitée en quasi souveraine, à l'historique château Saint-Louis, toujours debout sur son rocher, drapé dans la majesté de ses souvenirs, le flanc blessé par les obus et — spectacle étrange — le front paré des couleurs victorieuses de l'Angleterre.

(1) 2 vol. in-8. L.-J. Demers et Frère, éditeurs, Québec, 1891.

ERNEST GAGNON.

(A suivre.)

LE NOUVEAU LIVRE DU P. LACASSE

Nous avons reçu le dernier livre du R. P. Lacasse. Nous ne saurions mieux l'apprécier que ne l'a fait la *Vérité* (de Québec) dans son numéro du 25 novembre, nous citons donc quelques lignes de cet excellent article que nous approuvons en tout point :

“ Les écrivains de toute nuance qui s'y reconnaissent font rage contre le dernier livre du R. P. Lacasse, *Dans le camp ennemi*. Ils crient comme des écorchés.

“ C'est un excellent signe. Cela prouve que ce petit livre est venu bien à propos, qu'il frappe juste, qu'il est lu et compris par les masses de nos populations.

“ C'est parce que cette brochure atteint les masses et qu'elle est de nature à empêcher le venin de la mauvaise presse de pénétrer dans les couches profondes de notre société; c'est parce qu'elle dérange les corrupteurs du peuple dans leur œuvre néfaste; c'est parce qu'elle les gêne en les faisant connaître tels qu'ils sont; c'est parce qu'elle constitue un obstacle sérieux sur leur chemin; en un mot, c'est parce qu'elle fait du mal aux malfaiteurs que ceux-ci poussent des cris de rage et de douleur.

“ Quand on ne se sent pas atteint on ne fait pas entendre de pareils hurlements, on n'exécute pas de semblables trépignements.

“ Nous avons lu et relu cette brochure. Nous la trouvons excellentne, et nous ne craignons pas de le dire carrément. A nous elle paraît, aussi bonne qu'elle semble mauvaise à ceux qui s'en plaignent.

“ Ce n'est pas quand on cherche à abîmer le Père Lacasse et son œuvre que les journaux catholiques doivent se renfermer dans un silence qui pourrait être *prudent*, au point de vue des affaires humaines, mais qui serait certainement lâche.

“ Il faut être aveuglé par la colère pour dire que le Père Lacasse s'est fait *poissard*, que son livre est une *brochure malpropre* qui semble avoir été écrite par un *sauvage ivre*. Il n'y a absolument rien de tel dans cet opuscule. Il y a là de bonnes grosses vérités dites dans un langage familier et à la portée des gens peu lettrés. On y trouve quelques expressions vives, des images fortes et populaires, mais rien de *poissard*, rien de *malpropre*, rien qui ressemble, de près ou de loin, au langage d'un *sauvage ivre*. Ce sont là de pures calomnies qui n'ont pas l'ombre d'une excuse.

“ Si on se place au point de vue du style on peut, sans doute, trouver des faiblesses dans cette brochure. Mais le P. Lacasse, nous l'avons dit, n'écrit pas pour être couronnée par l'Académie française ou une société littéraire quelconque. Il s'adresse au peuple, et il lui parle son langage, évitant toutefois ce que le langage populaire a de trop bas, de trop vulgaire. Car ceux qui vocifèrent contre le livre du Père Lacasse ont beau chercher, ils ne peuvent y trouver que quelques mots un peu familiers. D'expressions vraiment grossières, qui blessent les convenances, il n'y en a point.

“ Non, c'est le *fond* du livre qui fait hurler, non la forme.

“ Le Père Lacasse divise les ennemis de l'Église en trois catégories : 1° les ennemis déclarés qui, “ par mépris, crachent sur notre drapeau, le drapeau de l'Église ” ; 2° les ennemis cachés, aussi méchants que les premiers, mais n'ayant pas l'audace de leur mauvaise cause ; ils n'osent pas publiquement mépriser la religion mais en secret ils excitent les autres à le faire ; 3° enfin, ceux qui sont des ennemis sans le savoir. “ Ceux-ci disent hautement qu'ils veulent le bien de l'Église, la gloire du Canada, mais les moyens qu'ils prennent pour arriver à leur but rencontrent l'assentiment de tous les ennemis de la religion ; ce n'est pas la haine qui fait agir cette classe d'ennemis, mais un manque complet de sens catholique. C'est cette dernière catégorie qui fait le plus de mal en ce pays : elle sert de marche-pied à la gent impie pour monter à l'attaque.”

“ Cette classification est parfaite, et nous mettons les aboyeurs au défi de nous montrer en quoi elle pèche. Qu'on nous prouve que le P. Lacasse a rangé dans une de ces catégories des personnes qui ne s'y trouvent réellement pas, et nous avouerons que nous avons tort d'applaudir à cette œuvre. Mais on ne le fera pas, car s'il y a dans ces pages des exécutions en règle, il n'y a pas d'injustices : ceux qui y reçoivent des coups les méritent ; et c'est charité bien comprise de leur en donner. C'est charité envers les coupables eux-mêmes, car ces blessures qui les font crier les empêcheront peut-être d'aller plus loin dans le chemin du mal. C'est charité envers le peuple qui est ainsi mis en garde contre ces loups ravisseurs et contre ceux qui leur facilitent, par complicité ou par bêtise, l'entrée dans la bergerie. C'est donc une œuvre de charité que le P. Lacasse vient de faire, nous n'hésitons pas à le proclamer hautement ; car la vraie charité s'arme parfois de verges.

“ Le P. Lacasse signale d'abord, comme ennemis déclarés, les *chiquistes*, c'est-à-dire les Canadiens français qui ont formellement apostasié.

“ Puis tous les gens du *Canada-Revue* qui, tout en prétendant rester

dans l'Eglise, lui font ouvertement la guerre dans la personne de leur évêque qu'ils traînent devant les tribunaux civils contre tout droit. Car si les gens du *Canada-Review* se croyaient injustement condamnés par l'archevêque de Montréal, c'est au Pape et non à César qu'ils auraient dû s'adresser, s'ils voulaient rester de véritables enfants de l'Eglise. C'est là une proposition inattaquable.

“ Puis le Père Lacasse dénonce les *francissons*. C'est un mot que lui ou d'autres ont inventé pour désigner ces “ Français de France ” voltairiens qui sont établis au milieu de nous et qui cherchent à nous endoctriner, à nous corrompre par la mauvaise presse, par le mauvais théâtre, par le mauvais exemple, par la propagande d'homme à homme des principes les plus faux. Le Père Lacasse les appelle *francissons* parce qu'ils sont *francs aux saucissons*... le vendredi. Le jeu de mot est plus ou moins heureux. Mais peu importe l'étymologie du mot, le mot lui-même est commode. Il est certain qu'à Montréal surtout les Français de la France révolutionnaire constituent une véritable plaie. Il fallait leur donner un nom particulier pour les distinguer d'avec les Français de la France catholique que nous estimons autant que nous méprisons les autres. Donc, *francissons*, qui à l'air d'un diminutif de Français, fera très bien.

“ L'auteur considère ensuite nos *ennemis cachés*. “ Ceux qui ne voudraient pas poursuivre devant les tribunaux civils un évêque ou un prêtre, mais qui sont contents qu'il le soit, sont des ennemis cachés.” Ceux qui fournissent en cachette des fonds au *Canada-Review* le sont également. Ceux qui encouragent les mauvais journaux et les mauvais théâtres ; ceux qui, sous prétexte de *réformes scolaires*, veulent détruire tout ce qu'il y a de catholique dans notre système d'éducation pour y substituer l'Etat enseignant ; tous ceux-là sont des “ ennemis cachés, ” dit le Père Lacasse. Nous trouvons qu'il aurait pu le ranger parmi les “ ennemis déclarés, ” sans forcer la note. ”



CHRONIQUE DU MOIS

Tout a une fin, même les plus belles fêtes, et celles que la France a offertes aux marins russes ont été vraiment très belles ; mais enfin, après une série de démonstrations où l'enthousiasme le plus vif n'a cessé de régner, les hôtes et amis de notre ancienne mère-patrie ont repris la mer. Le calme s'est rétabli dans les cerveaux comme dans les rues, et les gens sérieux tirent maintenant la conclusion du spectacle que le peuple français a offert, pour ainsi dire, au monde entier dans cette mémorable circonstance.

Ce peuple, il faut le reconnaître, a été superbe de calme, de dignité et de patriotisme. Au milieu de sa joie exubérante, il a su éviter des démonstrations compromettantes. Pas un mot, pas un cri, pas un emblème que l'ennemi, toujours aux aguets, ait pu tourner en question diplomatique, sinon en *casus belli*. Alors que *la revanche* était dans tous les esprits, il n'y a eu dans toutes les bouches que des paroles de paix.

Heureusement, les politiciens de profession sont restés à l'écart pendant toute la durée des manifestations. Qui sait les déplorable incidents qui eussent pu survenir, si seulement les chambres avaient siégé ?

L'esprit antireligieux des gouvernants a jeté la seule ombre que l'on ait pu remarquer au gracieux tableau que les marins russes ont eu sous les yeux.

Les amis de la France, qui s'honorent d'associer Dieu à toutes les manifestations de leur vie publique et privée, ont dû se trouver péniblement surpris de voir le clergé français systématiquement écarté du programme des fêtes. Devant ces représentants d'une nation foncièrement religieuse, les sectaires qui sont à la tête de la république ont trouvé sans doute très crâne de faire parade d'irréligion.

Il a fallu que le cardinal-archevêque de Paris intervînt pour prouver aux Russes que les libre-penseurs au pouvoir, loin d'être toute la France, ne représentent en rien l'âme de la nation.

On aurait même voulu escamoter les obsèques de MacMahon, non parce que le vieux maréchal a pris autrefois la tour Malakoff, mais parce que ce soldat chrétien devait avoir des funérailles chrétiennes.

C'est alors que le czar a montré son grand caractère, à la courte honte des ministres libres-penseurs. Il a fait savoir à Paris qu'il désirait que l'amiral Avelane et ses officiers assistassent au convoi du maréchal. Si donc on a fait à MacMahon de dignes funérailles, si la France entière a pu conduire le deuil de cet homme vaillant et loyal entre tous, c'est à l'empereur de Russie qu'elle le doit.

Le peuple a montré qu'il a infiniment plus de tact et de mesure que ceux qui sont censés le diriger. Il vient de manifester, d'une façon non équivoque, qu'il a des aspirations larges et conciliantes, qu'il veut l'union entre tous les citoyens et qu'il est las des dissensions, des tracasseries et des persécutions.

L'unité de la patrie française vient de se faire à l'occasion des fêtes franco-russes. Des esprits sages et vraiment patriotiques s'efforceraient de la maintenir et, pour cela, d'abandonner cette politique de persécution et de haine à l'endroit de la religion catholique, cette politique de rivalités de clocher, de compétitions de groupes et d'esprit de parti.

Mais n'est-ce pas trop demander aux francs-maçons qui gouvernent la France ?

* * *

Les chambres viennent de se réunir. Il est encore trop tôt pour se rendre bien compte de l'esprit qui les animera. C'est le cabinet Dupuy non remanié qui s'est présenté à la chambre et a dû faire une déclaration qui servira de base à une discussion d'ensemble sur les actes du gouvernement et sur sa politique ultérieure.

D'après ce qu'on écrit de Paris, c'est surtout sur le programme de gouvernement que cette déclaration sera explicite et formelle. On prétend que le président du conseil est résolu à incorporer dans ce programme la plupart des *desiderata* du parti modéré et à jeter tout de suite le défi aux radicaux révolutionnaires.

S'il fait preuve ainsi de sagesse et de fermeté, la droite se trouvera désarmée et observera, vis-à-vis de lui, une neutralité sympathique. Le gouvernement n'a qu'à s'engager à ne pas combattre la pacification religieuse. Le devoir des conservateurs et des modérés serait alors tout tracé : les armes pour combattre le gouvernement leur seraient du coup enlevées. Le gouvernement pourrait, en ce cas, sortir de la fraction éminemment modérée et la plus puissante dans la nouvelle chambre. La plupart de ces républicains modérés, repoussant les idées et les projets des socialistes et radicaux avancés, ne demanderont pas mieux que de faire la trêve religieuse, un des principaux vœux de la droite.

Mais le ministère n'aura-t-il pas surtout la crainte de se faire traiter de "clérical" par les socialistes? Ne préférera-t-il pas donner satisfaction aux fractions avancées de la chambre et faire plus de cas de l'extrême gauche que de la droite?

Treize ans se sont écoulés depuis qu'au mépris de tous droits, les religieux ont été chassés de leurs couvents. Le régime de l'injustice et de la violence va-t-il continuer de durer?

Va-t-on enfin cesser d'envoyer à la caserne les jeunes prêtres et les jeunes lévites? Mettra-t-on un frein à la laïcisation de l'enseignement?

Rappellera-t-on les lois scélérates, toutes dirigées contre ce que tous les catholiques ont le plus à cœur?

S'il en est ainsi, la France unie et pacifiée pourra travailler à reconquérir son prestige à l'extérieur, sa grandeur morale et matérielle à l'intérieur. S'il en est autrement, c'est la discorde à l'état permanent, la faiblesse au dedans et le mépris au dehors. C'est surtout le triomphe du radicalisme et du socialisme.

* * *

A cet égard, il n'est pas inutile de prêter l'oreille à ce qui s'est dit dans le dernier convent maçonnique tenu dernièrement à Paris.

Un *vénérable* a fait ses confidences à un journal républicain et lui a dit que "le cléricalisme, voilà l'ennemi!" serait remplacé désormais par "le socialisme, voilà l'ennemi!"

Les francs-maçons continueront à chasser l'esprit de religion du pays, mais ils espèrent être assez forts pour contenir les revendications sociales.

Les pauvres gens! et pourtant il ne faut pas les plaindre; ils n'auront que ce qu'ils ont mérité.

Institution bourgeoise; la franc-maçonnerie ne croit qu'à la force brutale, et maintenant qu'elle est riche et au pouvoir, elle retourne contre le peuple l'audace qu'elle apportait contre les trônes. Elle croit qu'un gendarme peut remplacer un principe: elle se trompe.

—Nous enverrons à la Nouvelle-Calédonie tous ceux qui bougeront! disait dernièrement un opportuniste grisé par le succès des élections. Nous sabrerons les socialistes et l'on verra si nous avons peur.

Rien ne montre mieux qu'ils ont peur. Et en cela, ils ont raison, car ce n'est pas la force publique qui pourra résister au torrent déchaîné des masses souffrantes auxquelles on a enlevé la foi. L'internationale tuera la franc-maçonnerie. L'enfant dévorera sa mère et, suivant le vieil adage, l'initié tuera l'initiateur.

*
* *

Une bonne nouvelle vient de remettre au cœur des catholiques de France un peu de soleil, bienfaisant et tiède comme celui du bon Dieu : Albert de Mun se relève plus courageux que jamais, plus fort après l'épreuve et pour continuer son œuvre d'apôtre, c'est en Bretagne qu'il a commencé sa nouvelle campagne catholique et sociale.

Il était dernièrement à Landerneau, fêté, acclamé par trois mille personnes venues de tous les coins du Finistère et des départements limitrophes. Ce général d'armée y a lancé à la jeunesse catholique un appel chaleureux pour la conquête de l'âme populaire, œuvre capitale et nécessaire du XIX^e siècle, et des applaudissements enthousiastes ont accueilli cette parole ardente, qui indique, en même temps que le péril grandissant du socialisme trompeur, les lignes générales de la lutte future. Quelques jours après, ses fidèles amis du Faouët l'invitaient à un banquet fraternel donné en son honneur.

Dans le discours qu'il a prononcé en cette circonstance, M. de Mun a surtout mis en garde les classes dirigeantes contre l'aveuglement qui les pousse à ignorer ou à dédaigner les justes revendications des classes ouvrières. Cela a suffi pour déchaîner contre lui, dans le camp des prétendus conservateurs, une tempête de récriminations.

On va jusqu'à l'accuser de faire le jeu des démagogues et des socialistes. Oser reconnaître que le peuple souffre, qu'il n'a pas sa juste part au banquet de la vie, quelle imprudence, disent les bourgeois repus ! Mais ils oublient que celui qui ne craint pas de sonder la plaie sociale et de la mettre à nu, connaît aussi le remède qui seul peut la cautériser et la guérir. Qu'ils acceptent franchement ce remède et laissent aux médecins experts le soin de l'appliquer, et tout ira bien. Ce n'est pas en cachant la plaie, qu'on la guérit ; on la laisse ainsi se putréfier, se gangréner et devenir incurable. Le peuple n'a pas de meilleur ami que M. de Mun et les catholiques de son école. Il le reconnaît de plus en plus. Quand il sera bien pénétré de cette vérité, il leur confiera ses destinées et tout sera sauvé.

*
* *

Les Garibaldiens avaient essayé de donner cette année une importance toute particulière à la fête du 20 septembre, anniversaire de l'entrée des Italiens à la Porta Pia. Mais ils ont complètement échoué. Le peuple romain ne voit que trop en ce moment ce qu'il a

perdu en passant du gouvernement des papes à celui de la maison de Savoie et des loges maçonniques.

La *Correspondance de Rome* dont on connaît les tendances libérales, publie le tableau suivant de : *La Situation politique en Italie*.

“ La situation politique n'est pas couleur de rose, elle serait plutôt au beurre noir : et malgré la double réussite des grandes manœuvres navales et terrestres, malgré Metz, Strasbourg, l'accueil extraordinaire prodigué au prince de Naples, malgré la dernière nouvelle, celle de la flotte anglaise, très flatteuse pour la sécurité navale et l'amour-propre national, la situation parlementaire s'est rarement présentée aussi inextricable et la situation ministérielle aussi embrouillée, périlleuse, compromise.

“ C'est que nous sommes débordés par ce qui domine tout, la question économique, qui tient entrelacées les questions secondaires, monétaire et financière, et d'où découlent le manque de travail, la misère qui s'élargit chaque jour.

“ Le nombre des ouvriers sans travail est illimité, et les chantiers qui ont épuisé leurs maigres budgets, notamment à Rome, à Naples, dans les grandes villes, menacent de congédier de nouvelles escouades. Les municipalités se retournent vers le gouvernement et lui réclament du travail en lui glissant à l'oreille que “ la faim est mauvaise conseillère.”

Mais le gouvernement épuise ses ressources dans les crédits militaires extraordinaires et n'en trouve plus pour les travaux publics.

De plus, tous les partis indistinctement s'en prennent au ministère de la chute de la Rente à 83, un taux inconnu depuis 25 ans, de l'élévation de l'agio au-dessus de 111, de l'épouvantable scandale dévoilé de la Banque Romaine, des désordres de la rue qui ont frisé la révolution sociale et montré à la fois l'impuissance du gouvernement devant l'émeute et la rudesse de la répression.

Si le cabinet Giolitti eût cédé à l'opinion et convoqué le Parlement, il eût signé son arrêt de mort ; il eût été balayé à la première séance de rentrée.

Il vient de se passer entre la France et l'Italie, ou plutôt entre les gouvernements de ces deux nations rivales sinon ouvertement ennemies, des choses qui ont dû ouvrir les yeux aux moins clairvoyants. Les gallophobes d'Italie dont les bourses sont aussi vides que le cœur est plein de fiel ont trouvé moyen de soutirer au trésor français une somme monnayée de cent millions de francs pour solder les troupes qui menacent la frontière des Alpes.

L'Italie a demandé qu'on lui renvoyât toute sa monnaie d'argent circulant en France, soit cent millions. Elle les rendra, car il faut

ménager la fierté nationale, elle les rendra, c'est convenu, et les rendra magnifiquement en or. Oui, en or! Et bientôt: dans le délai de dix jours! D'ailleurs, si elle ne les rend pas, elle en paiera l'intérêt, et tout sera dit! Et elle en paiera l'intérêt au même taux d'intérêt que celui des bons du trésor français en France! On n'est pas plus correct et plus majestueux en affaires!!!...

Or, l'Italie ne remboursera rien, puisqu'il est notoire qu'elle n'a pas un sou.

Elle payera donc l'intérêt; opération sans précédent. Car un peuple, ainsi que l'observe la *Liberté*, ne prête pas à un autre peuple. Et la dernière bassesse serait pour le gouvernement français de prêter de l'argent à un Etat de la triplique. Mais à quel taux cet intérêt? Les bons du Trésor français rapportent 2%. Or l'Italie n'a pu trouver à emprunter en Allemagne, tout récemment, 50 millions à 8%. Le change du papier sur l'Italie est aujourd'hui de 12%.

Dans ces conditions, cent millions remis aux termes de la convention de la conférence monétaire sont un vrai cadeau, un véritable subside.

“ Et nous savons, dit très bien la *Vérité*, maintenant, selon toute apparence, à quoi tendaient ces conciliabules tenus chez Lemmi, qui n'est pas seulement le grand maître de la franc-maçonnerie d'Italie, mais qui est aussi le plus riche et plus affairé banquier de Rome. Et pourquoi les journaux juifs faisaient-ils silence? Si on s'agitait chez Lemmi, ce n'était pas pour ajouter quelques scènes à l'étrange roman de spiritisme et de maçonnerie avec lequel on a déjà détourné notre attention pendant la période électorale, c'était pour une opération tangible et palpable en bonnes espèces.

“ Voilà l'œuvre de notre gouvernement de francs-maçons, mené à la baguette par un franc-maçon étranger.

“ Mais, cette fois, le scandale est tellement énorme, qu'il semble impossible que la ratification des Chambres le sanctionne, et qu'il se pourrait faire que les ministres, auteurs de cette négociation que rien ne peut qualifier, aient à rendre bientôt des comptes à l'opinion publique, troublée, et qui déjà se manifeste très hautement avec la plus juste sévérité.”

Ces appréciations sont celles de la plupart des journaux français. Aussi le gouvernement a-t-il jugé nécessaire de faire publier par l'agence Havas une note expliquant “ qu'il a été convenu que les livraisons seront fractionnées et qu'il ne sera fait de nouvelle expédition qu'après que la précédente aura été soldée.” Oui, mais si la première expédition est de cinquante millions, la France ne risque-t-elle pas de perdre simplement ces cinquante millions? N'est-ce pas, alors, purement un prêt?

*
* *

La campagne des Espagnols contre les Kabyles au Maroc s'est ouverte par un échec. Un combat près de Melilla a commencé par un feu terrible parti des tranchées arabes ; puis subitement, une grande masse d'Arabes se ruèrent sur le territoire espagnol. Le général Margallo ordonna la retraite qui se fit en bon ordre, protégée par le feu des forts et d'un croiseur. Ayant sauvé ses pièces de montagne, le général se rendit à Melilla où deux mille Espagnols, éparpillés sur une grande étendue luttèrent depuis quatre heures contre onze mille Arabes.

Le général Margallo n'hésita pas à se porter en avant avec des renforts sur le théâtre de la lutte, mais il ne put pas dépasser le fort Cabrerizas où il passa la nuit pendant qu'il entendait au loin le bruit de la canonnade et de la fusillade à La Rostro-Serdo où le général Ortega tenait bon contre les Arabes qui se servaient des tranchées espagnoles elles-mêmes pour abri.

Le feu dura toute la nuit.

Les Arabes poussaient d'horribles hurlements et ils s'avancèrent jusqu'à vingt mètres du fort.

Dans les lignes de Melilla le commandement était échu au colonel du régiment africain. La garnison resta sur pied toute la nuit.

Le matin une colonne de troupes de toutes armes, appuyée par de l'artillerie de place et de montagne, se dirigea vers le fort Cabrerizas-Altas.

Malheureusement le général Margallo avait tenté entre temps une sortie. Il y trouva la mort.

Les renforts envoyés de Melilla permirent de rétablir les communications avec les forts de la rive gauche de l'Ouro et de dégager à Rostrogordo le général Ortega qui put rentrer à Melilla et prendre le commandement.

Le ministre de la guerre annonce que les pertes des Espagnols ont surtout été sensibles autour des forts de Rostrogordo et de Cabrerizas.

El Impartial parle de 70 morts et 122 blessés, mais on dit que le chiffre des pertes est plus élevé.

Le ministre de la guerre est parti pour Melilla.

*
* *

Le Sacré Collège vient de perdre un de ses membres les plus éminents.

Son Eminence le cardinal Charles Laurenzi, était né à Pérouse,

le 22 février 1821. Il n'avait pour ainsi dire pas quitté sa ville natale jusqu'à l'élévation au pontificat suprême du cardinal Pecci, aujourd'hui Léon XIII, dont il fut à Pérouse le disciple aimé.

En 1846, Mgr Pecci, nonce en Belgique, revenant de Bruxelles pour aller occuper le siège métropolitain de Pérouse, prit pour vicaire général M. l'abbé Laurenzi. L'archevêque ayant installé dans son palais une académie, réunion de savants, de théologiens et de littérateurs, le jeune grand vicaire en fut un des membres assidus.

Ses talents et ses vertus appréciés durant trente années par le cardinal Pecci dans le gouvernement du diocèse, le firent, sur la désignation de son illustre archevêque, préconiser le 22 juin 1877, évêque d'Amata et nommer par Pie IX, coadjuteur de Pérouse.

Lorsque le cardinal Pecci monta, en 1878, sur le trône pontifical, Mgr Laurenzi fut appelé à Rome. Léon XIII le nomma d'abord *uditore del Santissimo*, puis assesseur des consultants de la sainte Inquisition.

Mgr Laurenzi était un des prélats les plus répandus dans le monde diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège. Il avait la réputation de connaître parfaitement toutes les grandes questions qui se rattachent aux droits politiques et à la diplomatie du gouvernement pontifical. Aussi, dès le 13 décembre 1880, Mgr Laurenzi était-il cardinal réservé *in petto*.

Quatre ans plus tard, au Consistoire du 10 novembre 1884, il était créé et publié cardinal de la sainte Eglise.

* *

Le pape a reçu à Saint-Pierre 4000 pèlerins lombards et vénitiens. Parmi les assistants se trouvaient la grande duchesse Catherine de Russie et les représentants étrangers accrédités auprès du Vatican. Léon XIII a célébré la messe après laquelle le chef des pèlerins lui a présenté une adresse. La réponse du pape, qui a été lue par l'un des cardinaux, contenait une protestation contre l'accusation qui le représente comme un ennemi de l'Italie et traite cette accusation d'impudente calomnie. Le pape était légèrement enrhumé mais il avait bonne mine ; c'est d'une voix claire et ferme qu'il a donné la bénédiction. Il a été chaleureusement acclamé par la foule.

* *

Le gouvernement allemand a décidé d'établir un camp retranché près de Malmédy, dans la Prusse rhénane. Ce champ sera le point

de concentration du 8^e corps d'armée dont les régiments sont en garnison à Cologne, Trèves et Coblenz.

Le ministère de la guerre a déjà fait l'acquisition des terrains nécessaires et a commencé à démolir les maisons pour faire place aux retranchements à élever. Cette nouvelle a causé en France et en Belgique une impression désagréable, car jusqu'à présent l'Allemagne s'est abstenue de travaux militaires de ce genre, bien que la France ait déjà un formidable camp retranché à Maubeuge, sur la frontière occidentale de la Belgique. Le camp de Malmédy aura pour objet de contrebalancer l'efficacité du camp de Maubeuge en temps de guerre. Le projet de construction du camp de Malmédy est le meilleur commentaire des protestations de paix en Europe.

Une nouvelle preuve de la solidité de la triple alliance réside dans ce fait qu'on annonce le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Rome en 1894, lors de la réception en cette ville du prince héritier d'Autriche.

* * *

Senor Morel, ministre des affaires étrangères d'Espagne, a reçu du Brésil un télégramme lui annonçant que l'amiral Mello a proclamé le fils aîné du comte d'Eu empereur du Brésil. Ce jeune homme heureux est le prince Pierre d'Alicantara Louis-Philippe. Il est né à Petropolis, près de Rio de Janeiro, le 15 octobre 1875. Sa mère est la comtesse d'Eu, née princesse Isabella de Brazsea, fille de don Pedro, l'empereur déposé.

D'un autre côté, un télégramme chiffré reçu par le ministre de la marine américaine annonce que la flotte des insurgés sous les ordres de l'amiral Mello faiblit.

Les représentants de l'étranger chargés des affaires maritimes ont décidé que le commerce ne devait pas souffrir de la guerre et ont informé l'amiral insurgé de leurs intentions à cet égard. La restriction qu'ils ont imposée sur le débarquement des munitions de guerre est également menaçante pour les deux partis; mais le gouvernement existant a l'avantage de pouvoir communiquer avec Santos, il est probable qu'à l'arrivée d'*El Cid* et des autres navires, un combat naval aura lieu.

Les dynamitards se rappellent assez souvent à l'attention publique. En faisant une visite domiciliaire dernièrement la police a découvert une fabrique de bombes, à une courte distance de Barcelone. Les occupants se sont enfuis en toute hâte. On a trouvé six bombes chargées de dynamite.

Au Dahomey, la soumission de Behanzin est encore loin d'être un fait accompli, en date du 20 novembre, le général Dodds a télégraphié au gouvernement pour lui annoncer la fuite du roi Behanzin et la soumission de nombre de Dahoméens

Les dernières élections partielles aux Etats-Unis ont été une véritable surprise. On se demande, non sans raison, comment les électeurs se sont déjugés aussi rapidement, dans un si court espace de temps. Il n'y a pas plus d'un an, l'État de New-York donnait une importante majorité au parti des démocrates. Il le faisait avec un rare entrain pour combattre à la fois la mauvaise politique des républicains qui compromettaient les finances du pays, écrasaient le budget avec le système complaisant des pensions en récompense des services électoraux et s'étaient montrés peu soucieux de la légalité dans leurs rapports avec certaines républiques du sud et du centre de l'Amérique.

Aujourd'hui, ce même Etat de New-York, par une majorité de 80,000 voix, une des plus fortes que l'on ait vues, se prononce contre les démocrates au profit des républicains. Est-ce une protestation contre la tyrannie de "Tammany Hall", du fameux *tigre* aux griffes puissantes, ou n'est-ce que l'effet des circonstances désastreuses du commerce, des maisons de banques éprouvées par de nombreuses faillites, et aussi celui du mécontentement des nombreux ouvriers sans ouvrage ? Enfin est-ce la condamnation politique du président actuel élu avec tant d'acclamations, et dont le dernier acte, le rappel de la loi Sherman, si raisonné et si sage, a sauvé la situation financière du pays ?

Nous ne pouvons l'admettre, car le pays réclamait ce rappel qui était absolument nécessaire, si l'on ne voulait pas aller à la banqueroute.

Il est vrai, croyons-nous, qu'il y a un vif sentiment de protestation contre les agissements de Tammany, que ces protestations ont été d'autant plus vives que le choix de certains candidats démocrates laissait, paraît-il, beaucoup à désirer.

Mais cette opposition s'est manifestée dans d'autres Etats. McKinley, réélu avec une majorité de 10,000 voix, est un indice sérieux de la puissance des prohibitionnistes dans le gouvernement et cette nomination doit faire comprendre aussi bien aux membres de la Chambre actuelle, qu'aux nations étrangères, que la revision du tarif américain ne se fera pas sans une lutte des plus vives, et sans échec sur bien des points.

* * *

La législature provinciale s'est réunie à Québec dans les premiers jours de novembre. La session, jusqu'ici n'a présenté aucune particularité remarquable. Une proposition d'abolition du Conseil législatif a été de nouveau défaite ; mais il faut savoir le reconnaître, la majorité en faveur du maintien de notre chambre haute devient plus faible d'une année à l'autre et si l'on persiste à ne pas en modifier profondément la composition de manière à ce que tous les grands corps de l'état y soient représentés, ses jours sont comptés.

* * *

Le Canada a reçu dernièrement la visite du romancier français bien connu, Paul Bourget. A cette occasion, la plus grande partie de notre presse française s'est répandue en louanges sans réserve sur le compte de cet écrivain ; c'est encore un signe du courant d'idées qui prévaut dans notre société depuis plusieurs années. Dieu sait, pourtant, s'il y avait des réserves à faire sur les louanges et si celles-ci ne devaient pas se faire bien timides et bien modestes, en présence de la gravité de celles-là ! Mais il n'entre pas dans le cadre de cette chronique d'étudier le caractère et l'esprit de ce fécond romancier. Un de nos collaborateurs s'est chargé de ce travail que nous espérons publier dans notre prochain numéro. En attendant, nous sommes heureux de pouvoir signaler dans les idées et la manière de faire de M. Bourget le commencement d'une évolution qui, si elle s'achève heureusement, ce qu'il faut demander à Dieu, nous donnera un romancier vraiment chrétien et mettra un talent incontestable au service du bien.

Déjà ses dernières productions, particulièrement *Cosmopolis*, avaient accusé assez nettement cette évolution, ou pour parler le langage chrétien, ce commencement de conversion. Sa réponse au reporter du *New-York Herald*, à son arrivée en Amérique, confirme ces heureux présages :

“Oui, je suis chrétien, a-t-il dit.

“Je suis arrivé à reconnaître que les hommes et les femmes qui suivent les préceptes de l'Eglise sont, dans une grande proportion, à l'abri des désordres moraux que j'ai décrits dans mes romans, que Feuillet, Tolstoï et tant d'autres ont montrés dans leurs œuvres et qui sont presque inévitables lorsque les hommes se laissent guider par leurs sens, leurs passions et leurs faiblesses. Pendant bien des années, comme la plupart des jeunes gens dans les cités modernes,

je n'ai pas cru ; mais j'ai été amené à mes idées actuelles par le sentiment toujours grandissant de la responsabilité que l'on encourt quand on exerce une influence quelconque sur les autres. J'ai compris que la vie de l'homme qui dit : " Je ne sais rien et, ne sachant rien, je fais ce qui me plaît, " est à la fois vide et pleine de désillusions ; j'ai compris qu'en parlant ainsi on exerçait une influence détestable sur la vie des autres, surtout sur celle des femmes. Et depuis lors, je crois—et ma croyance ne fait qu'augmenter avec le temps—que la foi chrétienne est nécessaire à la réalisation du bonheur en ce bas monde. "

Voilà de nobles et consolantes paroles qui dénotent un cœur droit auquel Dieu ne refusera pas le bienfait incomparable de la pleine lumière de la foi. La jeune et charmante épouse de M. Bourget, qui est une bonne chrétienne, n'a sans doute pas été étrangère au remarquable changement survenu dans l'esprit de l'écrivain. La Providence ne pouvait se servir, pour une si heureuse fin d'un plus gracieux instrument. Madame Bourget, en effet, a conquis le respect et la sympathie des personnes qui ont fait sa connaissance et l'écrivain lui-même a paru doué d'une bonne et franche nature et d'une modestie sincère qui lui ont, tout d'abord, concilié l'esprit de ceux qui ont été mis en relations avec lui.

*
* *

Il nous reste à féliciter la société de Saint-Sulpice d'avoir été, dans ces derniers temps, l'objet d'attaques aussi perfides qu'injustes de la part de certains journaux, toujours à l'affût de ce qui peut saper, dans l'esprit du peuple canadien, encore foncièrement chrétien, l'influence salutaire du prêtre. Mais les Canadiens français n'ont pas oublié que, s'il existe encore, sur ce petit coin de l'Amérique du nord, un groupe important qui conserve précieusement la langue, la religion, les traditions et l'amour de leur ancienne mère-patrie, c'est surtout à la société de Saint-Sulpice qu'elle le doit. De vaillants défenseurs se sont levés avec indignation et jamais aplatissement n'a été plus complet que celui du radical exotique qui ose insulter à tout ce que les Canadiens français tiennent en amour et en vénération. Ses malicieuses attaques ont tourné à sa honte et à la gloire de ceux qu'il voulait flétrir.

LES BASTONNAIS ⁽¹⁾

LIVRE II

LES NUAGES S'ÉPAISSISSENT.

(Suite.)

XIV

LE ROMAN DE L'AMOUR.

Quatre jours plus tard, le village de la Pointe-aux-Trembles fut mis en émoi par l'approche des soldats d'Arnold. Leur apparence était si soudaine et si inattendue que les gens ne savaient comment l'expliquer et la plupart d'entre eux barricadèrent leurs maisons. Mais les Américains s'avancèrent avec le plus grand ordre. L'avant-garde arrivée au village fit une marche par le flanc gauche et alla établir ses quartiers sur le bord même du Saint-Laurent. Le corps principal forma les faisceaux en face de l'église et l'on distribua aussitôt des billets de logement pour toutes les maisons du village. Arnold lui-même alla loger chez le curé qui le traita bien et invita fréquemment à sa table les principaux officiers pendant leur court séjour dans sa paroisse. Ce bon prêtre, obéissant aux instructions de l'évêque de Québec, était opposé à l'invasion américaine, mais dans l'intérêt de ses paroissiens, il jugea prudent de traiter les Continentaux avec autant que respect que possible. Sa courtoisie fut bien récompensée, car durant tout leur séjour à la Pointe-aux-Trembles, les Américains traitèrent les habitants avec une considération exceptionnelle.

L'arrière-garde traversa le village et s'échelonna le long de la route, sur une distance de quinze à vingt milles. Cette division était principalement composée de cavalerie et de carabiniers dont le service consistait à parcourir la contrée à la recherche de provisions et à garder les communications avec la partie supérieure du pays d'où l'on attendait de jour en jour des renforts de l'armée de Montgomery.

Tous les officiers d'Arnold approuvaient sa retraite temporaire pour les raisons mêmes exposées par Batoche et qui leur avaient paru urgentes dans les circonstances actuelles.

(1) Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1893, par C. O. Beauchemin & Fils, au bureau du ministre de l'agriculture.

Mais si l'un d'entre eux en était plus heureux qu'un autre, c'était bien Cary Singleton. Il avait d'autres raisons que des considérations militaires pour applaudir à cette mesure.

C'était pour lui une magnifique occasion—il se l'imaginait, du moins—de retrouver le trésor qu'il avait perdu sous le tunnel obscur du pont couvert, de revoir la vision qui, depuis cette soirée mémorable, avait toujours flotté devant sa mémoire.

Heureuse illusion de la jeunesse ! Si peu appréciée, tant qu'elle dure, à cette période privilégiée de l'existence, et objet d'amères lamentations pour le reste de la vie, quand elle a disparu !

Les misères mêmes donnent un stimulant au plaisir, quand le cœur est embrasé — et quel jeune cœur ne l'est pas ? — de la flamme de l'amour. La fatigue, la faim, la soif, la maladie et la pauvreté ne sont que des bagatelles dont on rit, tant que l'on aperçoit derrière elles la douce lumière de tendres yeux parlant, en un langage qu'eux seuls peuvent entendre, la langue du cœur dévoué.

Pour beaucoup de ses camarades officiers, pères de famille ou déjà avancés en âge, cette invasion américaine était une dure réalité, faite d'une succession désagréable de marches et de contremarches, de parades et de campements, d'attaques et d'échecs, de privations de toutes sortes avec la perspective d'une défaite finale ; mais pour Cary Singleton, la guerre avait été, jusque-là, une scène constantes d'émotions agréables, comme il aura occasion de le dire lui-même dans un chapitre subséquent, et à partir de ce moment jusqu'à la fin de la campagne, elle prit pour lui les proportions d'un roman.

Le seul renseignement qu'il avait pour le guider, était que la jolie fille qu'il cherchait habitait dans le voisinage du camp où il se trouvait maintenant. Était-ce plus haut ou plus bas, sur le bord de la rivière ou à l'intérieur des terres ? sans doute il ne le pouvait dire, mais il était bien résolu de le découvrir. Il savait que les quartiers que l'armée venait d'établir n'étaient que temporaires : que dans huit ou dix jours au plus, celle-ci ferait de nouveau une marche en avant. Alors, ce serait la bataille et son sort pouvait être une tombe sanglante sous les murs de la vieille capitale. Il fallait donc se hâter. Il voulait bien mourir, mais il voulait auparavant revoir encore une fois l'objet de son culte.

Ces pensées occupaient son esprit pendant qu'il suivait la route au pas de son cheval, un bel après-midi, tandis que le soleil étalait ses blancs rayons sur la terre gelée, jetant un reflet argentin sur les branches dépouillées de feuilles des hêtres et des bouleaux.

Il ne se doutait guère de ce qui l'attendait, quand il arrêta ma-

chinalement sa monture pour admirer une belle avenue d'érables conduisant à un manoir situé à droite de la route.

XV

SUR LA GRAND'ROUTE.

La maison attira l'attention de Cary par la beauté de son site et son apparence d'aisance et de confort. Il conclut aussitôt qu'elle appartenait à quelque vieux seigneur français qui, après la conquête de la province par les Anglais, s'était retiré dans la solitude de son domaine où il passait le soir de sa vie dans le calme philosophique de la retraite.

Cette vue, toutefois, n'excitait pas autrement sa curiosité et il aurait probablement continué son chemin sans plus d'attention, s'il n'avait, par hasard, aperçu deux personnes descendant du perron dans l'espace libre en face de la maison. La distance était considérable, et les arbres gênaient quelque peu la vue, mais il crut distinguer dans ces deux personnages une jeune femme et un homme âgé. Il s'arrêta un moment de plus pour regarder. Tout à coup, il vit conduire au pied du perron un cheval sur lequel la jeune dame fut aidée à se mettre en selle. Cette vue l'émut considérablement. Un soupçon—était-ce seulement un soupçon?—traversa son esprit.

Si c'était elle ! Il chassa cette pensée, néanmoins, comme trop heureuse pour être vraie. Il était impossible qu'elle se jetât ainsi dans ses bras.

Toute cette aventure perdrait la moitié de sa saveur romanesque, par un dénouement si simple et si facile. Non ! Il lui fallait la chercher, il lui fallait peiner, attendre et souffrir encore avant de pouvoir espérer d'atteindre l'objet de son désir.

C'est ainsi que nous ajoutons à nos peines dans l'intensité de nos désirs amoureux, et Cary prenait un âpre plaisir à exagérer sa propre misère.

Toutefois, il tint son regard ardemment fixé sur cette jeune amazone qu'il apercevait au loin. Après avoir conversé pendant quelque temps avec le vieillard, elle se redressa, se mit bien en selle et s'éloigna de la maison. L'avenue d'érables au bout de laquelle se tenait le jeune officier était tout droit devant elle et, un moment, Cary crut qu'elle allait la suivre. Elle arrêta son cheval à l'entrée de l'avenue qu'elle explora de la vue jusqu'à la barrière. Ils se trouvaient ainsi en face l'un de l'autre. Elle devait l'avoir vu

aussi facilement qu'il la voyait lui-même. Se reconnurent-ils ? Oh ! comme l'amour, aux yeux toujours si perçants, est parfois désespérément aveugle !

Cary aurait dû lancer son cheval, franchir la barrière et remonter l'avenue dans une course folle. La dame aurait dû agiter son mouchoir en signe de reconnaissance et descendre au petit pas de sa monture, au-devant de son cavalier.

Au lieu de cela, il resta en selle comme frappé d'éblouissement, et elle s'éloigna tranquillement de l'entrée de l'avenue et suivit lentement un étroit sentier qui traversait les terres de son père.

Il y a souvent une révélation dans la disparition, de même qu'il y a de la lumière dans les ténèbres. A peine eut-il perdu de vue la dame à cheval, que Cary se sentit irrésistiblement entraîné à courir à sa poursuite et à découvrir qui elle était. Maintenant qu'elle était partie, la pensée lui revint qu'elle était peut-être celle qu'il aimait et recherchait. L'avait-il effrayée ? Ce n'était pas probable, vu l'aisance et le calme de ses manières. La reverrait-il ? Il sentit que cela dépendait entièrement de lui et il décida de mieux profiter de l'occasion, si elle lui était offerte de nouveau. Il réfléchit encore un moment avant de décider ce qu'il allait faire. Il pensa à ouvrir la barrière, à remonter l'avenue et à prendre le sentier qu'elle avait suivi ; mais il lui répugnait de passer ainsi sans permission sur la propriété d'autrui et il craignait d'être arrêté au manoir pour s'expliquer. Tout cela l'empêcha de suivre cette idée. Il jugea plus sage de suivre la grand'route en éperonnant son cheval et de se fier à sa bonne chance. Il pourrait peut-être découvrir l'issue de ce sentier d'où elle allait sortir. En cela, il ne fut pas désappointé. Après avoir fait environ un demi-mille, il arriva à l'entrée d'un chemin de campagne, rude et peu fréquenté, tout humide des infiltrations du ruisseau qui coulait le long d'un de ses côtés. Là il s'arrêta et observa avec le coup d'œil exercé du soldat en reconnaissance.

A sa surprise et à sa grande satisfaction, il remarqua les empreintes fraîches des sabots d'un poney, tournées du côté de la grand'route. Il eut la conviction qu'elle était venue par ce chemin et avait continué sa promenade le long de la grand'route. La carrière était donc libre devant lui. Tout ce qu'il avait à faire était de la suivre, et c'est ce qu'il fit sans perdre une seconde.

Pendant tout ce temps, l'après-midi s'était avancé et le soleil descendait tout doucement à l'horizon. On pouvait compter encore sur une grande heure de jour, mais l'air devenait froid et des bandes de nuages rosés s'étendant en éventail dans l'ouest du firmament annonçaient du vent et de la tempête.

Pendant toute une heure, Cary Singleton chevaucha le long de cette route solitaire, fouillant du regard la lisière de la forêt à sa droite et la rive escarpée de la rivière à sa gauche ; mais il n'entendit rien, sauf le bruit monotone de l'eau du fleuve et le bruissement des arbres sous la brise. Il ne vit rien qui put distraire son attention de l'unique objet de ses recherches. Il commença à craindre que celles-ci ne fussent vaines. Il était déjà loin de ses quartiers, et sans cause spéciale, il ne pouvait guère prolonger davantage son absence. Il résolut donc, bien à contre-cœur, de diriger son cheval vers le camp. Avancant encore de quelques pas,



lentement et évidemment attristé par tout ceci, il arriva à un endroit où la route tournait brusquement, et à quelques centaines de verges devant lui, il remarqua la fumée bleue d'une petite maison de cultivateur bâtie dans la clairière du bois. Devant la maison, il y avait un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants entourant un cheval sellé.

Dire que Cary fut surpris serait se servir d'une expression trop faible. Il fut si étonné qu'il s'arrêta court. Sa présence excita un tumulte parmi ces gens. Les enfants se précipitèrent dans la maison, les femmes se retirèrent sur la porte, mais une dame en amazone les rassura d'un geste enjoué et se mit aussitôt en selle. Leur ayant adressé quelques mots d'adieu, elle reprit la route et un instant plus tard, elle était à côté du jeune officier.

— Est-il possible, Mademoiselle ?..... Ce fut tout ce que put murmurer Cary dont l'agitation était si grande qu'il lui fallait

s'appuyer au pommeau de sa selle pour ne pas tomber.

Il serait faux de dire que la dame n'était pas agitée de son côté, mais elle possédait cet admirable secret de la feinte qui place les femmes bien au-dessus des hommes dans les passes les plus critiques de la vie.

Sa réponse fut un délicieux sourire de reconnaissance et l'offre d'une main gantée.

—Je ne m'attendais pas à vous rencontrer sur cette route solitaire, dit Cary, après avoir recouvré un peu de son assurance.

C'était là un mensonge palpable, mais inconscient. Pourquoi donc était-il venu si loin ? Pourquoi avait-il souffert les tourments du doute et de l'attente, tout le cours de cet après-midi, long comme la vie ? La jeune fille était plus naturelle et plus simple. La franchise de sa réplique faillit faire sauter Cary hors de sa selle.

—Et moi, je m'attendais à vous rencontrer, Monsieur, dit-elle, et elle partit d'un de ses plus joyeux éclats de rire.

Les explications suivirent rapidement. La dame avoua qu'elle avait reconnu Cary du bout de l'avenue, qu'elle avait évité à dessein de le rencontrer à la barrière, et avait pris le sentier à travers les terres de son père, certaine qu'il la suivrait. Elle ne découvrit qu'à moitié les raisons qui l'avaient fait agir ainsi, mais sa réticence partielle donnait du piquant à ses révélations, et en écoutant, Cary était dans un véritable extase de délices. Elle savait qu'il la suivrait ! Quelle conscience de supériorité et de pouvoir !

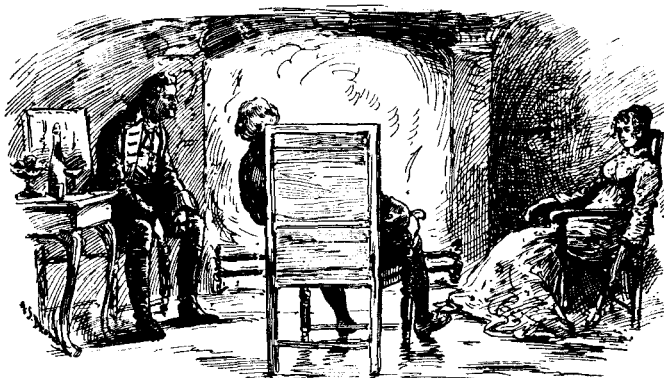
Ainsi engagée, la conversation ne languit point. L'officier reprit pleine possession de ses sens et les deux jeunes gens chevauchèrent rapidement côte à côte dans le crépuscule rosé qui paraissait être l'avant-coureur d'une belle aurore et d'un brillant lever du soleil.

XVI

UNE MARCHÉ ÉPIQUE.

Le lendemain, Cary Singleton était assis, en compagnie de Zulma et de son père dans une salle du manoir Sarpy. Un grand feu brillait devant eux et à leur côté était une petite table chargée de gâteaux et de vins. Cary était à un angle de la cheminée, le sieur Sarpy au centre et Zulma occupait une chaise basse de l'autre côté du demi-cercle. Après avoir épuisé beaucoup de sujets de conversation et alors que le jeune officier, mis tout à fait à son aise, se sentait comme chez lui, le sieur Sarpy demanda à Cary de lui raconter la marche d'Arnold à travers les forêts du Maine.

—J'ai entendu parler des difficultés de cette expédition, dit-il, et je connais assez la nature de nos bois et de nos prairies pour savoir que vous avez dû beaucoup souffrir.



—Nous avons beaucoup de forêts dans le Maryland, répondit Cary, mais elles ne ressemblent en rien à celles de

vos climats du nord. Je suis jeune et robuste, mais en maintes circonstances, j'ai presque désespéré d'arriver à Québec sain et sauf.

—Où votre armée s'est-elle organisée ?

—A Cambridge, aux quartiers généraux du général Washington.

—Quand ?

—Vers le milieu du mois d'août.

—Quel était votre but ?

—Eh bien ! lorsque la guerre contre la Grande-Bretagne devint inévitable, nous avons dû nous préparer aux mesures extrêmes. Les batailles de Lexington, de Concord et de Breed's Hill nous jetèrent sur la défensive ; mais nous ne pouvions nous contenter de cela. Il nous fallait prendre l'offensive. Le Congrès résolut alors d'attaquer les Anglais au Canada.

—Les Anglais ? s'écria le sieur Sarpy.

—Oui, les Anglais, dit Zulma se tournant vers son père avec une animation soudaine dans le regard et dans le geste. Les Anglais, non pas les Français.

—Précisément, Mademoiselle, reprit Cary avec un sourire et un profond salut. Les Français du Canada sont nos frères et ont autant de raisons que nous de détester le joug britannique.

—Hélas ! murmura le sieur Sarpy en levant les yeux au plafond et en frappant de sa main ouverte le bras de son fauteuil.

Un regard de Zulma fit passer rapidement le narrateur sur cette partie de son récit. Il continua en disant, en termes généraux, que le Congrès ayant décidé d'envahir le Canada par les grands lacs, avait jugé expédient d'envoyer une seconde expédition par le sud, le long de la rivière Kennebec.

—C'est par une belle matinée de septembre, poursuivit-il, que nous sommes partis de Cambridge sous les yeux du général Washington. Notre première halte fut à Newburyport. De là, nous fîmes une partie du trajet par voie d'eau. Onze bateaux-transports nous rendirent à l'embouchure de la Kennebec. Deux cents bacs construits par des charpentiers envoyés en avant dans ce but nous attendaient là. Cet endroit était la limite de la civilisation. Au delà, sur une étendue de centaines de milles dans l'intérieur, c'était la forêt vierge. Une avant-garde prit les devants pour reconnaître et explorer le pays. Le corps principal s'avança en quatre divisions ayant en tête notre corps de grenadiers. Après une marche agréable de six jours, nous arrivâmes aux chutes de Norridgewock.

—Norridgewock ? dit le sieur Sarpy, comme se parlant à lui-même. Je crois me rappeler ce nom-là.

—Sans doute, Monsieur, c'est un nom sacré. Il rappelle un grand homme de bien, le Père Ralle.

—Ah ! je me souviens. Il y a quarante ans de cela, et j'étais très jeune ; mais je me rappelle avec quelle horreur le Supérieur des missions à Québec apprit le massacre du saint apôtre des Abénakis.

—Qui l'a mis à mort ? demanda Zulma.

—Les colons anglais du Massachu-etts, répondit son père avec indignation. Une de leurs bandes tomba sur l'établissement, tua et scalpa le missionnaire et trente de ses sauvages.

Les yeux de Zulma lancèrent des flammes, mais elle ne dit rien.

—Oui, dit Cary, les fondations de l'église et de l'autel des Norridgewocks est encore visible, mais les sauvages ont disparu et la désolation règne sur cette scène de carnage. A ces chutes, nous avons eu notre premier portage.

—Je le sais, dit le sieur Sarpy en souriant.

—Sur une longueur d'un mille et demi, nous avons dû traîner nos bateaux sur les rochers, à travers les tourbillons et parfois même le long des bois. Les bacs faisaient eau, les provisions se gâtèrent. Nous dûmes nous faire aider par des bœufs. Sept jours s'écoulèrent à ce travail fatigant.

Quant nous arrivâmes à la jonction de la *rivière Morte* avec la Kennebec, cent cinquante hommes étaient rayés des rôles pour raison de maladie ou de désertion.

—Le temps était-il froid ?

—Pas dans la première partie de notre voyage. Le ciel était serein, le soleil brillait presque chaque jour, les cours d'eau étaient remplis de truites saumonées, les arbres étaient magnifiques dans

leur feuillage d'automne et l'atmosphère tranquille était un calmant pour nos membres harassés.

Mais vers le milieu d'octobre, la scène changea soudainement. Toutes les feuilles des arbres étaient tombées; le vent soufflait le froid à travers les branches dénudées et tout à coup apparut devant nous une montagne de neige. Notre commandant éleva sa tente et déploya le drapeau continental. Un de nos officiers gravit la montagne jusqu'au sommet dans l'espoir d'apercevoir les clochers de Québec.

Le sieur Sarpy sourit de nouveau et branla la tête.

—Cet officier aurait dû donner son nom à la montagne, dit Zulma d'un ton moqueur.

—C'est ce qu'il fit. Nous l'avons nommé le mont Bigelow.

—Et qu'a-t-il vu du haut de cette montagne ?

—Rien qu'un immense espace envahi par l'hiver, et des bois désolés. A partir de cet endroit, nos souffrances et nos dangers augmentèrent jusqu'à devenir presque intolérables.

Il nous fallait traverser des rivières avec de l'eau jusqu'à la ceinture, nous frayer un chemin dans la neige amoncelée, traîner les bateaux. Il semblait que nous ne franchirions jamais la distance qui nous séparait des sources de la Chaudière. On tint un conseil de guerre, on renvoya en arrière les malades et les impotents et, comme pour ajouter à notre découragement, le colonel Enos, le commandant en second, abandonna l'expédition et retourna à Cambridge avec toute sa division.

—Le traître ! s'écria Zulma avec sa fougue caractéristique.

—Mais nous précipitâmes notre marche, aiguillonnée par l'énergie du désespoir. Nous passâmes près de dix-sept chutes, et par une terrible journée d'octobre, au milieu d'une aveuglante tempête de neige, nous atteignîmes la hauteur des terres qui sépare la Nouvelle Angleterre du Canada.

Un portage de quatre milles nous amena à un petit cours d'eau sur lequel nous lançâmes nos bateaux et nous flottâmes jusque dans le lac Mégantic, la principale source de la Chaudière. Nous établîmes là notre camp, et le lendemain, notre commandant avec une escorte de cinquante-cinq hommes sur la rive et treize hommes à bord avec lui, descendit la Chaudière jusqu'aux premiers établissements français, pour y acheter des provisions et nous les envoyer. Ils rencontrèrent des difficultés sans précédents. Dès qu'ils furent entrés dans la rivière, le courant les emporta avec une grande rapidité, bouillonnant et écumant sur un lit de rochers. Ils n'avaient pas de guide. Plaçant leurs bagages et leurs provisions

sur les bateaux, ils se laissèrent aller à la dérive. Après quelque temps, le mugissement de cascades et de cataractes retentit à leurs oreilles, et avant de pouvoir se préserver du danger, ils filaient au milieu des rapides. Trois des bateaux furent mis en pièces et leur contenu fut perdu. Six hommes furent jetés à l'eau, mais heureusement sauvés. Sur un parcours de soixante-dix milles, ce fut une succession de chutes et de rapides, jusqu'à ce qu'enfin, par un secours providentiel, la troupe arriva à Sertigan, le premier établissement français.

—Sauvés ! s'écria Zulma.

—Et comment les Américains furent-ils traités là ? demanda le sieur Sarpy avec une grande curiosité.

—En amis. Je dois dire, avec gratitude, que nos hommes harassés de fatigue y reçurent un abri et des provisions des paysans français qui acceptèrent volontiers notre papier-monnaie continental qu'ils regardent comme de bonne valeur. Sans leur aide, nous aurions tous péri.

—Le reste de l'armée ne suivit pas immédiatement ?

—Elle ne le pouvait pas. Il nous fallait attendre de notre commandant des provisions sans lesquelles nous serions morts de faim. Nous mangeâmes des racines crues, qu'il nous fallait déterrer sur le bord de la rivière. Nous tuâmes tous nos chiens pour les manger. Nous lavâmes nos mocassins de peau d'orignal, raclâmes le sable et les ordures, puis nous les fîmes bouillir dans un chaudron et nous bûmes le mucilage ainsi produit. Quand les premiers sacs de farine et les premiers animaux de boucherie nous arrivèrent de Sertigan, nous avons, pour la plupart, été quarante-huit heures sans manger. Ainsi restaurés, encouragés par l'amitié des paysans français et renforcés par une bande de quarante Norridgewocks, sous la conduite de leurs chefs Natanis et Sabatis, qui devaient nous servir de guides le reste du voyage, nous reprîmes notre marche et arrivâmes à Lévis deux mois après notre départ de Cambridge.

—Ce fut une marche épique ! s'écria Zulma en se levant de son siège et en versant du vin dans les verres. Le sieur Sarpy but à la santé de son hôte un verre de Bourgogne et le compliment était mérité. Cette marche de l'armée continentale fut l'une des plus remarquables et des plus héroïques que les annales de l'histoire aient enregistrées.

XVII

O GIOVENTU PRIMAVERA DELLA VITA.

Dans la quinzaine qui suivit, Zulma et Cary se rencontrèrent presque tous les jours et même plusieurs fois par jour. Il était impossible qu'il en fût autrement. Aucun pouvoir, sur terre, ne peut restreindre deux jeunes cœurs palpitant sous les premières impulsions de l'amour. Quand l'imagination est sous le charme des peintures roses de la destinée ; quand l'âme est remplie des sentiments délicieusement inexprimables d'un amour partagé ; quand les nerfs, tendus, vibrent comme les cordes d'une harpe ; quand le sang bout et circule rapidement dans les veines, colorant les lèvres, les joues et le front ; quand, enfin, les yeux voient le monde couleur de rose, à travers une buée de larmes qui sont une souffrance agréable et un douloureux plaisir entremêlés d'une inexplicable manière, alors, il n'y a pas de froides conventions qui aient la force de contrôler les impulsions de l'esprit ; il n'est pas de verrous, de barres ou de chaînes qui puissent garrotter les jambes alertes qui s'élancent avec joie à travers le paysage enchanté que le bon Dieu nous a ouvert à tous, au moins une fois dans la vie, comme un délicieux avant-goût du paradis.

Qu'importait à Zulma et à Cary que le ciel d'automne fût sombre, que le vent mugit tristement à travers les forêts dépouillées de leur feuillage, que la neige obscurcît la face du soleil et chargeât l'atmosphère d'une humidité malsaine ?

Ils s'asseyaient ensemble devant le foyer brillant et conversaient pendant des heures entières, oublieux du rigoureux hiver qui commençait ; ou bien, ensemble, ils se tenaient à la fenêtre et formaient un frappant contraste entre la lumière et la chaleur qui inondaient leurs cœurs et le temps sombre et froid de l'année sur son déclin ; ou encore, ils s'attardaient sous le portique, hésitant à se séparer jusqu'au lendemain et ne s'apercevant pas de l'inclémence de la température, dans leur espoir de se revoir bientôt. Que leur importait-il que Singleton eût à accomplir des services militaires qui le retenaient au camp de longues heures chaque jour, ou l'éloignaient à la tête de pelotons d'éclaireurs, à travers le pays, à la recherche de provisions ou pour surveiller les mouvements de l'ennemi ? Il employa si bien son temps que, tout en ne négligeant jamais ses devoirs de soldat, il trouva le moyen de satisfaire les besoins de son cœur. Les difficultés qu'il rencontra ne firent que stimuler son ardeur et il était heureux de savoir, bien qu'elle ne le

lui eût jamais dit, que ces difficultés mêmes le plaçaient plus haut dans l'estime de Zulma.

Autre circonstance digne de remarque : les visites du jeune carabinier au manoir Sarpy étaient si habilement faites, qu'elles étaient restées un secret pour ses compagnons d'armes. Il y avait pour cela une raison dont, toutefois, ni Cary, ni Zulma, ni M. Sarpy n'avaient dit un seul mot, dans leurs réunions. Le séjour de l'armée continentale à la Pointe-aux-Trembles n'était que temporaire. Sa position autour de Québec, quand elle y retournerait, serait tout au moins précaire. Il n'était donc guère désirable qu'il fût connu que l'un de ses officiers avait contracté des engagements qui n'avaient rien de militaire et qui pourraient engager sa réputation au milieu des vicissitudes d'une guerre fort hasardeuse. Il y avait ainsi un trait de calcul dans le roman d'amour de Cary, une réserve de bon sens en dépit de l'impétuosité de son cœur. Il en est toujours ainsi des hommes. Il est bien rare qu'ils soient tout entiers à leur amour. Leur égoïsme inné perce toujours, quelque légèrement que ce soit, de manière à rendre leur sacrifice incomplet.

Il n'en était pas de même de la jeune Canadienne. Elle avait cette glorieuse indépendance — don des femmes supérieures — qui ne fait aucun cas des regards inquisiteurs du monde. Peu lui importait que l'on connût la visite du soldat américain à la maison de son père. Elle n'aurait désiré cacher aucune de ses entrevues avec lui ; elle l'aimait, elle était charmée de penser qu'elle était aimée de lui ; ils étaient heureux dans la compagnie l'un de l'autre : que pouvait-elle désirer de plus pour son bonheur présent ? Et quel mal pouvait-il y avoir à ce que d'autres sussent qu'elle était heureuse ?

Son père lui-même n'avait aucune des appréhensions si communes et si désagréables chez les vieillards méticuleux. Il était d'un caractère franc et loyal. Il avait en sa fille une confiance illimitée et son amour sans bornes pour elle le faisait se réjouir de ce petit épisode passager, comme d'un point brillant au milieu des sombres nuages de ces temps de guerre.

Heureusement, toutefois, pour tous les intéressés, il arriva que les visites de Cary furent connues d'un très petit nombre des personnes qui fréquentaient le manoir Sarpy. Le mendiant de chaque jour s'y acheminait comme d'habitude, son panier sous le bras ou la besace sur l'épaule, pour y recevoir les restes abondants de la table, mais il ne pénétrait jamais au-delà de la cuisine. La pauvre veuve du voisinage venait régulièrement y chercher les vivres qui étaient presque la seule subsistance de sa famille de

petits orphelins, mais elle était un modèle des femmes de sa condition, ennemie des cancans et si dévouée à ses bienfaiteurs qu'elle n'aurait rien répété qui eût pu satisfaire la vulgaire curiosité des gens du dehors.

Les fermiers et les villageois de la Pointe-aux-Trembles étaient si occupés à fournir la nourriture et le logement à l'armée, ou si empêchés de circuler par la vue des patrouilles, le long des routes, que presque aucun d'entre eux ne vint au manoir durant toute la période d'occupation.

La quinzaine se passa ainsi. Elle leur parut beaucoup trop courte. Les aurores se levaient et les crépuscules tombaient avec une désespérante régularité, sans aucun égard pour les calculs du cœur ; mais quand on fit la récapitulation, on trouva que l'on avait parcouru une énorme distance et que les vagues impressions des premières entrevues s'étaient métamorphosées en un ardent foyer qui illuminait et embrasait deux jeunes cœurs.

XVIII

LA COIFFURE DE SAINTE CATHERINE.

Il est un incident de cette période si pleine d'événements, qui ne doit pas être passé sous silence. Le lecteur sera juge de son importance. C'était le 25 novembre, jour de la Sainte-Catherine. En Italie et dans le sud de l'Europe, la vierge martyre est vénérée comme patronne des étudiants en philosophie et les collèges célèbrent sa fête par des débats publics sur des sujets de logique et de métaphysique. Mais en Belgique et en France, c'est un jour de réjouissance pour la jeunesse, et au Canada, dès les débuts de la colonie, probablement parce que cette date marque la clôture de la navigation du Saint-Laurent et le commencement du long et rigoureux hiver, cette fête est célébrée par des chants, des danses, des jeux et d'autres réjouissances. Un des traits particuliers de la Sainte-Catherine est que les jeunes filles font de la *tire* dans la soirée et en régalaient leurs amis et leurs amoureux.

La journée avait été assez triste. La neige tombant continuellement couvrait déjà les chemins à plus d'un pied de profondeur. Le vent sifflait lamentablement autour des pignons et les branches des érables battaient en triste cadence contre les fenêtres de la chambre de Zulma. Elle ressentait l'influence de cette inclémente température. Une sensation de fatigue pesait sur elle depuis les premières heures de la journée. Rien de tout ce qu'elle essayait de faire ne

pouvait distraire son esprit ou dissiper le sentiment de solitude qui l'accablait. Le livre dont elle avait commencé la lecture à maintes reprises gisait retourné sur la table. Le clavecin était ouvert, mais la musique étalée sur son pupitre était mêlée et en désordre. Zulma était bonne musicienne et passionnément éprise de son instrument, mais elle ne pouvait en jouer quand son esprit était abattu. Elle avait coutume de dire, que même dans ses plus joyeux moments, la plus simple mélodie avait pour elle une teinte de mélancolie qui devenait une véritable tristesse, quand elle-même était mélancolique.

Elle ne quitta guère sa chambre de toute la journée. La maison silencieuse ne pouvait lui procurer aucune distraction.

Aucun mouvement dans les cours ou autour de la cuisine. Le grand chien de garde, lui-même, s'était retiré dans sa niche pour dormir. La neige tombait sans bruit étendant un rideau sur le monde extérieur. Le ciel était bas et semblait de plomb. Rien ne venait rompre le calme oppressif de l'atmosphère, sauf de temps en temps, une bouffée de vent mugissant sourdement dans les vallées.

Si Zulma avait pu dormir ! Plus d'une fois, elle se jeta, accablée de lassitude, sur sa couche, mais ses paupières qu'elle aurait voulu fermer restaient rigidement ouvertes et elle se surprit regardant fixement les arabesques des stores ou les dessins fleuris des rideaux de son lit, tandis que toutes sortes d'images extravagantes et incongrues traversaient son cerveau, lui donnant mal à la tête. Alors, elle se levait avec impatience, étendait les bras, joignait les mains derrière son cou, enroutait la masse de cheveux d'or qui était tombée sur ses épaules, puis allait à la fenêtre d'où ses regards distraits s'étendaient sur le sombre paysage.

“ Si seulement il venait, ” murmura-t-elle, mais c'est impossible. On ne peut aller à cheval à travers une telle neige ; sans cela, je serais sortie moi-même.

Enfin, le long après-midi s'était écoulé. Cinq heures sonnèrent à la vieille horloge française placée à la tête de l'escalier. Zulma avait à peine fini de compter les coups du timbre avec une sensation de soulagement, que le tintement de sonnettes de traîneau frappa ses oreilles. Elle se précipita à la fenêtre, jeta un coup d'œil dans la cour, poussa une exclamation de joie et sortit de la chambre en courant.

“ Non, c'est impossible ! ma chérie, et par un temps pareil ! ”

Et pourtant, c'était bien Pauline. Les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre s'embrassèrent avec effusion et se reti-

rèrent dans la chambre de Zulma, où, pendant que la nouvelle arrivée se dépouillait de sa pelisse, se chauffait les pieds et prenait un verre de vin, les félicitations et les questions se mirent à pleuvoir. Pauline était venue avec Eugène Sarpy, comme on put le voir du reste par la manière bruyante avec laquelle le jeune homme entra à la maison après avoir mis le cheval à l'écurie. C'était congé au séminaire et il en avait pris occasion d'aller faire encore un tour à la maison paternelle. Il avait invité Pauline à l'accompagner et elle avait été très heureuse d'avoir l'occasion de revoir Zulma.

—C'est peut-être notre dernière entrevue, vous savez ? dit-elle d'un ton moitié riant, mais avec une légère ombre répandue sur sa douce figure.

—Et ces horribles rebelles, reprit gaiement Zulma, comment avez-vous pu vous résoudre à les rencontrer ?

—Mais nous ne les avons pas rencontrés.

La figure de Zulma devint subitement pâle.

—Quoi ! Sont-ils partis ?

Et la crainte lui traversa l'esprit que peut-être les Américains avaient quitté le voisinage, ce qui expliquerait l'absence de Cary durant le jour ; mais elle fut rassurée par Pauline qui l'informa qu'Eugène avait évité le camp américain en prenant un chemin détourné à travers les concessions.

—Cela doit avoir augmenté la distance ?

—De quatre lieues au moins ; mais je ne m'en inquiétai guère, pourvu que nous fussions hors de danger.

—Vous n'aimez pas ces soldats ?

—Je les déteste tous, excepté un, peut-être.

Zulma, surprise, leva les yeux.

—Et quel peut être celui là, s'il vous plaît ?

—Ne vous rappelez-vous pas le porteur du pavillon ?

—Oh !.....

Ce fut la seule exclamation poussée par Zulma, mais un flot de sang lui empourpra soudain la figure.

—Roderick m'a parlé de lui dans les termes de la plus grande admiration, continua Pauline avec calme.

—Il sera sans doute flatté de l'apprendre, dit Zulma, avec un accent de sarcasme. Mais ceci fut perdu pour la douce et simple Pauline et Zulma regrettant son observation reprit aussitôt :

—Si vous l'aviez rencontré dans votre trajet, il vous aurait traitée avec bonté, vous pouvez en être sûre ; et elle se mit à lui raconter l'incident du pont couvert. Un détail en amena un autre et les

deux amies restèrent ensemble pendant deux heures à causer. La plus grande partie de la conversation, naturellement, roula sur l'officier américain. Ce que deux jeunes filles peuvent se dire dans le cours de deux heures est quelque chose d'étonnant et il serait vraiment présomptueux, celui qui essaierait seulement d'énumérer les sujets de conversation. On peut toutefois être sûr d'une chose, c'est que lorsqu'on les appela pour souper, elles se donnèrent un baiser sonore et descendirent les escaliers en excellente humeur.

Après souper, on débarrassa la table, on apporta un grand bassin de sirop d'érable et quand il eut suffisamment bouilli, les deux amies commencèrent à faire la *tire* avec l'aide d'Eugène et sous les yeux du sieur Sarpy qui était resté assis à la table dégustant son vin et jouissant de l'amusement des jeunes gens. La joyeuse humeur de Zulma lui était complètement revenue. Elle était exubérante de gaieté et animait la réunion par des chansons, des anecdotes et des plaisanteries, tout en circulant autour de la table, jouant des tours à son frère et agaçant la douce Pauline. De temps en temps, elle s'arrêtait soudainement comme pour écouter et ses traits prenaient une expression d'attente désappointée ; mais cette ombre s'évanouissait aussi rapidement qu'elle était venue. Pauline était moins impétueuse et moins babillarde. Elle était pourtant dans le plus agréable état d'esprit, comme si, pour une soirée, au moins, elle s'était délivrée de tous les soucis qui l'avaient accablée durant les jours écoulés au milieu de tant d'événements. Eugène, comme tous les écoliers échappés à l'œil du maître, était tout à fait ridicule par ses gambades extravagantes et son babil d'étourdi, mais son absurdité même donnait un nouveau piquant à la réjouissance commune, précisément parce qu'elle évoquait le sentiment de cette liberté avec laquelle l'horrible immence de la guerre et le spectacle d'hommes armés formaient un si triste contraste.

Une heure s'était écoulée dans ce passe-temps, quand tout à coup Zulma interrompit de nouveau sa conversation et comme elle tournait les yeux vers la fenêtre, on eût pu voir briller dans son regard un rayon de bonheur. Sa longue attente n'avait pas été vaine. La journée commencée si tristement allait avoir une agréable fin. Elle était sûre d'avoir entendu la musique des sonnettes d'un traîneau et elle savait qui venait d'arriver. Après un instant, on frappa à la porte de la salle à manger et Cary Singleton apparut sur le seuil, Zulma s'avança rapidement à sa rencontre et le reçut avec une cordialité et un enthousiasme qu'elle n'avait pas encore manifestés jusque-là.

Après la présentation de règle, Cary s'excusa d'arriver si tard.

“ Mieux vaut tard que jamais, ” s'écria Zulma avec une indiscretion impétueuse qu'elle essaya d'atténuer par un éclat de rire, tandis que le mouvement rapide de ses grands yeux bleus montraient qu'elle avait honte de ce mouvement trop impulsif.

Singleton s'inclina profondément, mais le sourire ne vint pas effleurer ses lèvres, en réponse à ce cordial accueil.

“ Je vous remercie Mademoiselle, dit-il, mais peu s'en est fallu que je ne revinsse jamais ici, peut-être.

Il y eut une expression générale de surprise.

Le jeune officier expliqua que l'armée américaine était sur le point de faire une marche en avant et qu'il avait reçu ordre cet après-midi d'abandonner ses quartiers.

“ L'ordre était formel, ajouta-t-il, et il m'aurait fallu m'y soumettre sans délai, mais heureusement la tempête de neige devint si violente vers le soir, que notre départ a été remis à demain matin. J'ai regardé cette circonstance comme providentielle et j'ai saisi l'occasion de faire cette visite qui est peut-être la dernière.

Les yeux de Zulma s'assombrirent et elle baissa la tête. Son père rompit le silence embarrassant en disant gaiement :

“ J'espère que cette visite n'est pas la dernière que vous nous ferez, monsieur. Je suis certain au contraire que nous nous rencontrerons encore. Si dans les vicissitudes de la guerre, vous aviez besoin de mon assistance, réclamez-la seulement, et vous l'aurez à l'instant.”

Zulma leva les yeux. Son regard était empreint d'une si grande tendresse que Cary dut comprendre qu'elle aussi volerait à son secours s'il en avait besoin.

Pendant cette conversation, Pauline était assise un peu en arrière. Elle ne dit pas un mot, mais ses yeux étaient pleins de larmes. Cary, en regardant autour de lui pour éloigner de son esprit les tristes pensées du moment, remarqua son émotion et en fut étrangement touché.

Il savait bien qui elle était, car Zulma lui avait souvent parlé d'elle, lui expliquant la situation embarrassante que la guerre avait faite à son amie et à sa famille et les rapports qui existaient entre elle et Roderick Harding. Ces marques silencieuses de sympathie de la part d'une des personnes assiégées dans Québec, d'une personne tendrement attachée à un des principaux officiers anglais, l'émurent profondément, et, dès ce moment, il s'efforça de faire plus ample connaissance avec Pauline.

Ses manières et ses paroles montrèrent combien il était impres-

sionné par les charmes de sa personne et la beauté de son caractère et à l'admiration qu'il exprima, Pauline répondit par ces demi-confidences et ces réticences encore plus éloqu岸tes qui sont le délicieux secret des femmes aimantes. Zulma fut si peu déconcertée par cette bonne entente réciproque, qu'elle la favorisa ouvertement, incapable de dissimuler le plaisir de voir des liens de l'amitié s'établir entre ses deux meilleurs amis.

Malgré toute sa perspicacité, elle se réjouissait de voir qu'à la veille de leur séparation et de la reprise des hostilités, le jeune officier de l'armée continentale avait fait la connaissance d'une personne qui pourrait lui être utile, si la tempête de la guerre le jetait blessé et ensanglanté dans les murs de la ville assiégée. Divin instinct de la femme ! Comme il vaut souvent mieux que l'impétueuse audace de l'homme, dans le cours des événements de cette vie !

La gaité reprit bientôt ses droits au milieu de cette jeunesse, et on se remit à faire de la *tire*. Cary fut servi de morceaux de choix



jusqu'à ce que la satiété le forçât à crier merci. Alors, prenant un long rouleau de *tire*, Zulma en fit une tresse élégante et compliquée. Cette longue tresse brilla comme un beau serpent d'airain, quand elle l'exposa à la lumière en la plaçant à côté de ses cheveux d'or.

“ Ce sont les tresses de sainte Catherine ! s'écria-t-elle. Qui les portera, vous ou moi, Pauline ? ”

Cette saillie fut accueillie par un bruyant éclat de rire de toute

la compagnie, excepté Cary qui n'en avait pas compris le sens. Quand on lui eut expliqué que celle qui était destinée à rester *vieille fille* porterait les tresses mystiques, il sourit et murmura en aparté :

“ J'y verrai. ”

XIX

PAR NOBILE.

La soirée était finie. Minuit venait de sonner et Cary Singleton était arrivé au moment du départ. Toute la famille l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée où l'attendait son traîneau.

Les derniers mots d'adieu étaient encore sur les lèvres des deux jeunes filles qui se tenaient dans l'embrasure de la porte, quand, à travers les ténèbres et la neige tombant à flocons, Zulma remarqua

un homme appuyé contre la maison, à quelques pieds d'elle. Elle lui commanda aussitôt à haute voix de s'avancer, ce qu'il fit. A la faible lumière du corridor elle vit devant elle un être étrange et inconnu, vêtu d'un *capot de chat sauvage* et couvert d'un grand



bonnet de peau de renard. Il était courbé et sa figure était celle d'un vieillard, mais ses yeux brillaient comme des étoiles. L'homme était en *raquettes* et portait à la main un long bâton.

A sa vue, Pauline se blottit derrière Zulma, en murmurant :

— C'est Batoche !

— Oui, enfant, c'est moi, dit le vieillard, et je viens vous chercher.

— La chercher ? demanda Zulma d'un ton d'autorité.

— Oui ; à la

demande de son père.

— Entrez, et expliquez-vous.

— Non ; c'est inutile. D'ailleurs, la nuit est trop avancée. Il faut que nous retournions à la ville immédiatement.

Quelques paroles échangées à la hâte révélèrent la mission de Batoche. Les Bastonnais avaient repris leur marche en avant. Québec allait être investi dans quelques heures. De gros renforts de troupes allaient permettre aux Américains de rendre le

blocus complet. Le père de Pauline était dans une grande anxiété causée par l'absence de sa fille. Batoche, qui était dans Québec, s'échappa de la ville, promettant à son ami de réaliser ses désirs. Si Pauline tardait, elle ne serait pas admise au-dedans des portes. Le père et l'enfant seraient séparés. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait prendre une résolution. Pauline voulait-elle venir ?

Lamentations et condoléances étaient hors de saison. Quelques mots de consultation suffirent pour se décider à suivre les instructions du vieillard. Cary avoua que les renseignements concernant les mouvements militaires étaient exacts et il offrit d'escorter Pauline et de lui faire traverser les lignes américaines, en sécurité.

Le sieur Sarpy et Zulma devaient aussi se séparer d'Eugène. En de telles circonstances, cette séparation fut un nouveau sujet de douleur ; mais le père et la sœur firent leur sacrifice bravement, et le jeune homme, il est juste de le dire, agit de son côté avec beaucoup de résolution. Il avait amené Pauline ; il la ramènerait. Si Zulma avait suivi son impulsion, elle aurait accompagné son frère et son amie jusqu'à ce qu'elle les eût vus rentrer en sécurité au-dedans des murs ; mais elle était forcée de renoncer à ce plaisir en considération de son vieux père.

Batoche refusa un siège dans l'un ou l'autre traîneau. Il retourna en raquettes sur la neige, comme il était venu, et sa marche par les sentiers et les raccourcis du pays, qu'il connaissait si bien, fut si rapide qu'il atteignit le premier le point de ralliement fixé à l'avance.

Il était plus de six heures du matin et l'aurore commençait à poindre, quand les traîneaux arrivèrent en vue des portes. Cary Singleton s'approcha aussi près que la prudence le lui permit, puis il s'arrêta pour prendre congé de Pauline. Batoche s'avança aussitôt vers la sentinelle et après une brève explication, il revint bientôt accompagné d'un seul homme.

“ Pauline ! s'écria le nouveau venu quand il fut arrivé près de la jeune fille, je vous ai attendue avec anxiété. Rentrez dans la ville sans tarder. Elle se baissa et murmura quelque chose à son oreille. Il se retourna et, souriant, s'inclina profondément dans la direction du jeune officier américain, qui rendit le salut.

Cary Singleton et Roderick Hardinge s'étaient rencontrés pour la seconde fois.

Un instant plus tard, tous avaient disparu et la neige qui continuait à tomber couvrait les traces de leur passage.

LIVRE III

LA TEMPÊTE ECLATE.

I

QUÉBEC EN 1775-76.

Québec est la ville la plus pittoresque de l'Amérique. Son site est sans rival. Rochers, eaux et forêts contribuent à rendre le panorama, de tous côtés, un charme pour les amateurs de beaux paysages. Telle qu'elle est aujourd'hui, telle elle était il y a cent ans ; ou, s'il y a une différence, elle est en faveur de cette date reculée, car la pioche et la hache n'avaient pas taillé et creusé, autant que de nos jours, cette œuvre sublime de la nature.

Québec est aussi la ville d'Amérique la plus remarquable au point de vue historique. L'une des plus anciennes, elle est de beaucoup la plus riche en annales émouvantes. Dès son origine, elle fut le théâtre d'événements importants dont les résultats se firent sentir bien au delà de ses murs et marquèrent les destinées de tout le continent. Ses archives précieuses embrassent la religion, la diplomatie, l'armée et la marine. Ses grands hommes ont été des missionnaires, des hommes d'Etat, des soldats et des matelots. Les héroïques explorateurs des lointaines régions de l'Ouest étaient ses fils ou sortaient de ses portes, pour entreprendre leurs périlleuses expéditions.

Jogues apparaît comme une nébuleuse à côté de l'éclat de Brébeuf. Champlain et Frontenac ouvrent la carrière lumineuse qu'ont parcourue après eux Dorchester et Dufferin. La gloire commune de Wolfe et de Montcalm est immortelle et la renommée du jeune et malheureux Montgomery n'est guère moins grande. Où a-t-il jamais existé un plus grand marin qu'Iberville ? L'histoire de la vallée du Mississippi est à jamais associée aux noms des Marquette, des Hennepin, des Joliet et des La Salle.

Il s'ensuit qu'à cette époque de célébrations de centenaires, aucune cité, en Amérique, n'est plus intéressante que Québec et c'est pour nous un charme de plus de pouvoir nous la représenter facilement telle qu'elle existait, il y a un siècle.

Dans l'hiver de 1775-76, la population était d'environ 5000 âmes, dont 3200 femmes et enfants. Tous les hommes furent appelés à

porter les armes. Ceux qui refusèrent reçurent l'ordre de sortir des murs. Il n'y avait probablement pas cent familles anglaises dans la ville. La langue anglaise était parlée par les militaires seulement. Les temps étaient durs. Les provisions étaient tout d'abord abondantes, mais le bois de chauffage était rare. Heureusement, l'hiver, en somme, fut doux. Les maisons, durant le jour, étaient partiellement désertes. Les hommes étaient de garde; les femmes étaient sur la rue à babiller, et elles trouvaient beaucoup de sujets de conversations, car l'air était plein de rumeurs. Une ville assiégée devient, par la force des choses, un nid de cancans, de caquets et de commérages.

Les soldats de l'armée régulière étaient élégants dans l'uniforme de leurs régiments. La milice portait les accoutrements qu'on avait pu lui procurer—un habit gris, d'étoffe du pays avec ceinture rouge, des bottes de peau de vache et la traditionnelle *tuque bleue*. Les trappeurs ne pouvant pénétrer dans la ville, les fourrures étaient rares et les femmes des classes inférieures étaient forcées de s'en passer complètement. Les centres d'attraction étaient les corps de garde et les guérites des sentinelles. Là se racontaient les épisodes du siège; là se produisaient toutes espèces d'incidents sérieux ou comiques qui rompaient la monotonie des longs mois d'hiver. Les principales casernes étaient sur la place de la Cathédrale, dans ce vénérable collège des Jésuites démolí, il y a quelques années seulement. Les trois postes les plus importants étaient les portes Saint-Louis, Saint-Jean et du Palais. C'étaient là les trois portes françaises primitives, améliorées et fortifiées par le grand ingénieur de Léry.

C'est par ces portes que, un an plus tard, l'armée de Murray vaincue, rentra en déroute, du désastreux champ de bataille de Sainte-Foye. Sans ces puissantes fortifications construites par les Français, l'armée française victorieuse sous Lévis aurait pu reprendre Québec dans ce jour mémorable et rétablir de nouveau la Nouvelle-France. Amère ironie du destin! Le long de l'avenue où fut construite plus tard la porte Prescott, des palissades avaient été élevées par James Thompson, surintendant des travaux, pour empêcher les Américains de s'avancer de ce côté, et son nom, comme nous le verrons plus tard, fut intimement mêlé aux événements du siège. Tous ces travaux de défense étaient érigés à la haute ville, c'est-à-dire dans la partie de la ville entourée de murailles. A la basse-ville et sous le Cap, l'extrémité à l'est était défendue par des batteries dans la ruelle au Chien ou au petit saut-au-Matelot, et l'extrémité ouest, à Près-de-Ville, par une batterie

masquée. L'espace s'étendant de l'une à l'autre de ces extrémités était défendu par l'armée régulière. La basse ville était gardée presque exclusivement par la milice. Les miliciens allaient et venaient, chantant leurs chansons françaises, la meilleure musique militaire.

Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux,

reçut alors sa consécration et les jeunes soldats au cœur léger marchaient au pas aux accents de : *C'était un p'tit bonhomme* et *A la claire fontaine*. Alternant avec les chansons venaient les joyeuses conversations : la guerre a ses farouches gaietés. Un petit cercle de soldats, groupés dans le Cul-de-sac, sur l'emplacement de la chapelle construite par Champlain, faisaient des plaisanteries aux dépens de Jerry Duggan, un coiffeur de la ville qui était passé à l'ennemi et y était désigné sous le titre de *Major*. On disait que Jerry commandait cinq cents Canadiens et avait désarmé les habitants de Saint-Roch, faubourg de Québec, sans opposition. Un autre groupe réuni en face du Chien d'Or riait de bon cœur des *Canadiens Bastonnais*, ou Canadiens français qui s'étaient ralliés aux rebelles, parce qu'ils étaient stationnés sur la glace de la rivière pour y faire des patrouilles.

“ Froide récompense à la trahison,” disait on.

De mystérieux visiteurs fréquentaient la maison de George Allsopp dans la rue Sous-le-Fort. Allsopp était chef de l'opposition dans le conseil de Cramahé. Les postes avancés recevaient chaque nuit des déserteurs. Quelques-uns de ceux-ci étaient des espions. Les renseignements qu'ils donnaient sur l'ennemi étaient très contradictoires. Chaque matin, aux quartiers généraux, quand on faisait l'appel, quelqu'un manquait : encore un qui était allé aux Américains. Toute armée a environ un tiers de ses soldats sur lesquels elle ne peut compter. La longueur du siège avait causé une hausse considérable dans le prix des provisions que l'on n'avait pas amassées avec soin au début. Dès le mois de janvier, le bœuf se vendait neuf deniers, le porc frais, un schelling et trois deniers, et un petit quartier de mouton, treize schellings. En dépit de rebuffades répétées, les assiégeants s'approchaient périodiquement des murs portant des pavillons parlementaires. C'était là provoquer, d'une manière inutile et inexplicable, une humiliation.

De temps en temps, l'ennemi réussissait à mettre le feu à des maisons situées au dedans des murs. L'émoi qui résultait de ces incendies rompait la monotonie du blocus et fournissait un nouveau sujet de conversation.

La garnison-faisait de fréquentes sorties partielles pour se procurer du bois de chauffage ; mais ces expéditions n'étaient pas toujours fructueuses. Des escouades creusaient des tranchées dans la neige, en dehors des murs, soit pour se donner de l'exercice, soit par bravade. Les sentinelles postées aux points les plus exposés à la bise d'hiver étaient parfois attaquées par la gelée. Une espèce de guérite de sentinelle avait été juchée sur un mat de trente pieds de haut, au Cap Diamant. De ce point, on pouvait apercevoir le clocher recouvert de ferblanc de l'église de Sainte-Foye, mais non les plaines d'Abraham, au delà de la colline derrière laquelle les assiégeants se tenaient massés. Le drapeau rouge flottait au-dessus du camp américain. Quelques-uns pensaient que ce pavillon couleur de sang était ainsi arboré en signe de menace ; mais ce n'était qu'un signal aux prisonniers détenus dans la ville.

Environ cent hommes avaient été choisis parmi les invalides pour garder ces prisonniers. Il en était quelques-uns, dans les rangs de cette compagnie, "qui n'avaient pas réalisé auparavant, l'odieuse de leur conduite", comme le dit une vieille chronique. Pendant les nuits les plus obscures, on lançait des fusées, où l'on allumait de grands feux sur les remparts et les endroits élevés, pour confondre les signaux de l'ennemi. Une généreuse rivalité existait entre les miliciens canadiens-français et les soldats anglais de l'armée régulière. Les premiers étaient énergiquement encouragés par les prêtres qui circulaient familièrement parmi eux, dans leurs longues soutanes noires. Le séminaire, sur la place de la Cathédrale, où résidait l'évêque, était aussi fréquenté par les militaires, que les quartiers généraux de MacLean, aux casernes des Jésuites, de l'autre côté de la place. Monseigneur Briand était autant le défenseur de Québec, que le général Carleton. Les plus singuliers signaux des Américains étaient des globes de feu qui brûlaient de une heure à trois heures du matin. Chaque fois que l'on voyait ces signaux, la garnison se préparait plus activement à repousser une attaque.

En dépit des précautions prises des deux côtés, assiégeants et assiégés entretenaient entre eux de fréquentes communications. Un homme ardent, vif et hardi pouvait toujours entrer dans la ville ou en sortir du côté de la rivière, sous le Cap, ou le long de la vallée de la rivière Saint-Charles. L'armée continentale n'était pas assez nombreuse pour rendre le blocus complet et la garnison ne comptait pas assez de soldats pour garder toutes les obscures issues ; mais malgré cela, durant huit longs mois—de novembre 1775 jusqu'à mai 1776—Québec fut virtuellement séparé du reste

du monde et le théâtre de l'un des événements militaires les plus importants de l'histoire de l'Amérique.

II

LE MESSAGE DE CARY.

Aussitôt que Pauline eut franchi la porte de la ville, Cary Singleton sauta dans son traîneau et dirigea son cheval vers le camp ; mais avant qu'il eût pu rebrousser chemin, Batoche était à ses côtés. Le jeune officier n'avait pas eu l'occasion d'échanger un seul mot avec ce singulier personnage, mais il avait beaucoup pensé à lui durant le long voyage de la nuit et c'est avec satisfaction qu'il saisit l'occasion de lui parler.

—Je dois vous remercier, Monsieur, dit-il, pour le service que vous avez rendu à la jeune demoiselle.

—Je l'ai fait par considération pour elle, car elle est la marraine de ma petite-fille, et pour son père qui est mon vieil ami, répondit tranquillement Batoche. Et il ajouta aussitôt : Je suis prêt à vous rendre un service Monsieur.

Cary le regarda d'un air de surprise. Était-il en la présence d'un ennemi ? Était-il tombé dans une embuscade d'où cet homme voulait bien l'aider à échapper ? S'il était un ami, de quel service voulait-il parler ? Serait-ce un message à Pauline ?

Quelque étrange que cela puisse paraître—et peut-être n'y verra-t-on, rien d'étrange, après tout, cette seule pensée fit palpiter son



cœur. Était-il donc possible que cette jeune personne timide, après quelques heures seulement d'entrevue, fût entrée si avant dans son affection, que l'occasion inattendue de communiquer avec elle encore une fois lui causât une si agréable surprise ?

Malgré la rapidité avec laquelle ces conjectures traversaient son esprit, il n'eut pas le temps de les éclaircir, car Batoche continua en ces simples mots :

—Je retourne immédiatement chez M. Sarpy.

Pendant un instant, Cary fut incapable de proférer une syllabe de réponse. Il fixa son regard sur le vieillard comme pour pénétrer ses plus secrètes pensées ; mais celui-ci soutint son regard. Ses traits étaient empreints de cette expression d'énergie froide et consciente qui est l'attribut des hommes résolus et que seuls les esprits également doués ont le don de comprendre.

Cary fut aussi vivement impressionné par le calme de ses manières qu'il l'avait été par son offre singulière. Il se posa aussitôt, l'une après l'autre et avec rapidité les questions suivantes : Que savait de lui cet homme, pour l'associer dans son esprit avec la famille Sarpy ? Comment pouvait-il connaître le secret qui avait été caché à tous ses camarades ?

Zulma ne le connaissait pas, quand il s'était présenté à sa porte hier soir. M. Sarpy n'avait échangé que quelques paroles avec lui et ne l'avait certainement pas traité avec familiarité. Qui était donc ce Batoche ? Était-il un ami ou un ennemi de la cause de la liberté ? Peut-être était-il un espion ?.....

Durant cet intervalle, Batoche était resté immobile, pendant que la neige s'amassait à plusieurs pouces d'épaisseur sur ses épaules courbées, mais enfin, devinant les pensées de Cary, il dit à voix basse :

—Je ne puis tarder davantage.

—Vous retournez chez M. Sarpy, avez-vous dit ?

—A l'instant.

—Mais les routes seront toutes bloquées.

—Je connais tous les sentiers

—Nos troupes s'avancent et pourraient vous arrêter.

(Le vieillard se contenta de sourire.)

Je vais vous donner un laissez-passer.

Batoche ôta son gant et sortit de sa poche un papier plié.

Cary l'ouvrit, et reconnaissant la signature du colonel Meigs, il le lui rendit avec un sourire.

—J'accepte votre offre avec reconnaissance, dit-il. Voici un petit mot que vous remettrez à Mademoiselle Zulma.

En disant ces paroles, il écrivit quelques lignes au crayon sur une feuille de son carnet.

—Elle le recevra à midi, dit Batoche, en prenant la missive, et sans ajouter un autre mot, il s'éloigna toujours chaussé de ses raquettes.

Cary rentra au camp juste à temps pour prendre son rang dans le corps des grenadiers qui se mettait en marche.

Le gros de l'armée ne quitta ses quartiers que cinq jours plus tard ; mais le 29 novembre, jour où se passèrent les événements que nous venons de rapporter, les carabiniers de Morgan reçurent l'ordre de marcher à l'avant-garde vers Québec. Dans l'après-midi du même jour, par suite de ce mouvement, Singleton se retrouva presque à l'endroit même où il s'était arrêté à l'aube de cette même journée.

III

UN BRAVE OUBLIÉ.

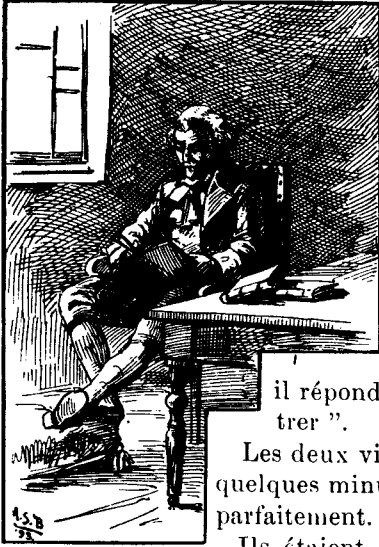
L'ouragan de neige continuait avec la même intensité. Le ciel bas et brumeux semblait se confondre avec la terre. Les bruits de la nature étaient assourdis et ressemblaient à de mystiques murmures ; la neige formait comme un blanc rideau tiré obliquement sur tout le firmament et un silence universel régnait sur le pays. Chacun était rentré dans les demeures où le calme extérieur avait pénétré et où les familles se groupaient autour du foyer comme avec le sentiment de la visible protection de Dieu. C'était comme une profanation que ce religieux silence fût troublé par le cliquetis des armes et que la paix envoyée d'en haut avec chaque flocon de neige fût violée par des desseins de vengeance et la soif de sang humain.

Invisibles dans la tempête, les carabiniers de la Virginie s'avançaient vers les murs de la cité dévouée.

Sans bruit au milieu de l'ouragan, la garnison de la vieille capitale se massait aux portes et aux remparts.

A l'abri des yeux et des oreilles, les armées d'Arnold et de Montgomery, maintenant réunies, faisaient leurs derniers préparatifs de départ à la Pointe-aux-Trembles et se disposaient à marcher à la catastrophe finale de cette lugubre tragédie de la guerre.

Le seigneur Sarpy, assis dans son fauteuil, après dîner, était absorbé dans la lecture d'un livre et apparemment sous la bénigne influence d'un temps paisible et sans bruit. Au calme de ses manières, on pouvait voir qu'il avait oublié les événements de la nuit précédente et qu'il était inconscient sinon oublieux de ce qui se passait parmi les belligérants autour de Québec.



Il fut interrompu dans son occupation par l'entrée de la servante, qui annonça l'arrivée de Batoche. Ce nom le surprit un peu, mais sans quitter son siège, tranquillement : " Faites-le entrer ".

Les deux vieillards n'eurent pas plus tôt passé quelques minutes ensemble, qu'ils se comprirent parfaitement.

Ils étaient du même âge et s'étaient connus autrefois, dans des temps meilleurs.

Après les préliminaires ordinaires d'un renouvellement de connaissance, Batoche dit :

—Je suis sur mes jambes depuis quatorze heures et je dois retourner avant la nuit à l'endroit d'où je viens. Je suis vieux maintenant et n'ai pas la force de résistance que j'avais il y a quinze ans.

Aussi faut-il que je sois bref, quoique l'affaire que j'ai à traiter soit de la plus grande importance. Veuillez me prêter toute votre attention pendant une demi-heure.

M. Sarpy ferma son livre et levant la main droite, demanda :

—L'affaire est-elle politique ou personnelle ?

—Elle a ce double caractère. D'un côté, il est question d'un crime, de l'autre de miséricorde. Je fais appel à votre humanité.

A ce moment, Zulma parut à la porte de la chambre ; mais elle était sur le point de se retirer aussitôt, quand Batoche se tournant vers elle et avec une aménité que l'on n'aurait jamais soupçonnée en lui, dit :

—J'espère que Mademoiselle voudra bien entrer. Je n'ai pas de secret pour elle. Nous savons tous qu'elle est la fidèle conseillère de son père, et Mademoiselle apprendra avec plaisir que son frère et son amie, la petite Pauline, sont rentrés en sûreté dans les murs

de Québec et que le jeune officier, ayant rejoint sa compagnie, est maintenant près des murs de la ville. Avant de nous séparer ce matin, il m'a prié de vous remettre cette petite note.

Zulma prit le papier d'une main tremblante, mais elle ne l'ouvrit pas. Quand elle fut assise, Batoche reprit immédiatement :

—Vous savez que le gouverneur Carleton est arrivé à Québec ?

—Oui ; nous avons entendu les canons de la citadelle proclamer cet événement, répondit M. Sarpy.

—Il y a juste dix jours que cela est arrivé. C'est le plus terrible coup que notre cause ait encore reçu.

—Votre cause, Batoche ? dit M. Sarpy en levant la tête.

—Eh oui ; ma cause, votre cause, notre cause à tous. Allons, M. Sarpy, ce n'est pas le moment de jouer sur les mots. Il faut nous lever et prendre part à cette guerre. Nous ne l'avons pas provoquée, mais elle est venue et nous devons y participer. Vous pouvez préférer rester neutre ; je ne dis pas que vous ayez tort. Votre santé est faible ; vous avez une jeune fille ; vous possédez de grandes propriétés ; mais pour moi et pour des centaines de mes pareils, il n'y a qu'une chose à faire. Je suis un vieux soldat français, M. Sarpy, souvenez-vous en. J'ai combattu sur ces plaines d'Abraham, là-bas, sous le noble marquis. Je me suis battu à Sainte-Foye sous le grand chevalier. J'ai vu arracher à la France ce beau pays. Durant seize longues années, j'ai vu les loups dévorer les derniers vestiges de notre patrimoine ; ils ont tué ma fille ; ils ont fait de moi un paria. J'ai demandé au ciel que le jour de la vengeance arrivât : je savais qu'il viendrait. Je l'ai entendu venir comme un tonnerre lointain, dans la voix de la chute. Je l'ai entendu venir dans les sauvages sanglots de mon violon, et, Dieu merci, il est arrivé enfin ! Ces Américains viennent au devant de nous ; ils nous tendent une main fraternelle ; ils déploient l'étendard de la liberté. Eux aussi souffrent de la tyrannie de l'Angleterre et ils nous demandent de les aider à rompre les liens de l'esclavage. Ne les appuierons-nous pas ?

M. Sarpy laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ne répondit pas. Zulma, le corps penché en avant, les yeux dilatés fixés sur la figure de celui qui parlait ce fier langage, les traits animés, était pénétrée de l'enthousiasme qui se dégageait de lui comme un courant électrique.

Batoche, qui s'était levé pendant cette violente sortie, reprit son siège et poursuivit en un langage plus mesuré :

“ Si Carleton n'était pas revenu à Québec, la guerre serait peut-être terminée à cette heure. Il a été battu partout dans le haut du

pays, à l'Île-aux-Noix, à Chambly, à Longueuil, à Saint-Jean. Il s'est enfui de Montréal sans tenter aucune résistance. Tous ses hommes se sont rendus, à cette ville et à Sorel; tous ses bateaux ont été pris; toutes ses provisions saisies. Et savez-vous comment il s'est échappé ?

— Dans un canot, m'a-t-on dit.

— Oui, dans un canot. Il est passé à Sorel où les Américains le guettaient; mais les avirons étaient assourdis et les tollets rembourrés de manière à éviter tout bruit. Dans les endroits les plus dangereux, on prit même la précaution de ne ramer qu'avec les mains.

Zulma écoutait attentivement tous ces détails qu'elle ignorait jusque-là. M. Sarpy se contenta de dire :

— Étonnant !

— Et savez-vous qui l'a piloté ?

— Le capitaine Bouchette, je crois.

— Oui, Joseph Bouchette. Et qui est ce Joseph Bouchette ?

— Un Canadien français ! s'écria Zulma incapable de se contenir.

— Oui, Mademoiselle, un Canadien français !

Sans ce Joseph Bouchette, un Canadien français, Carleton n'aurait jamais atteint Québec et la guerre serait aujourd'hui terminée.

— Vous voulez dire par là que les Américains seraient en possession de Québec, la seule place de tout le Canada qui ne leur appartienne pas déjà, dit M. Sarpy avec une grande énergie.

— Précisément. Eh bien, c'est à propos de ce Joseph Bouchette, que je suis venu vous voir.

Zulma et son père tressaillirent involontairement.

Batoche continua :

— Bouchette a commis un grand crime. Il a été coupable de trahison à ses concitoyens : il faut qu'il meure. Il y en a des centaines qui pensent comme moi, mais ils ont peur de frapper. Je n'ai pas peur. Il recevra son châtiement de ma main. La seule question est le mode de punition. Le meurtre me répugne; d'ailleurs, ce ne serait pas poli. Cet homme était peut-être sincère dans son dévouement envers Carleton, quoique, dans mon opinion, la récompense ait été sa principale considération. Mais s'il était sincère, cela doit lui être compté en palliation de sa sentence. D'ailleurs, c'est un ami de M. Belmont, et cela aussi comptera en sa faveur. J'ai l'intention de me saisir de lui et de le livrer aux Bastonnais comme prisonnier de guerre.

M. Sarpy fit un geste solennel de supplication.

—Etes-vous sérieux, Batoche ? demanda-t-il.

—Sérieux ? dit le vieux avec cet étrange regard caractéristique de son humeur plus étrange encore.

—Bouchette est à l'abri de tout danger.

—Non pas de ma part.

—Il est bien gardé.

—Je pénétrerai à travers n'importe quelle garde.

—Mais vous ne pouvez pas entrer dans la ville.

—Je puis y entrer quand je voudrai.

—Quand vous y serez entré, vous n'en pourrez plus sortir.

—La belette fait un trou invisible qui ne se comble jamais.

Zulma écoutait, les yeux rivés sur les interlocuteurs, les lèvres serrées, les narines dilatées. M. Sarpy souriait.

—Vous allez enlever Bouchette ?

—Oui.

—Et vous l'amènerez au camp américain.

—Certainement.

—Eh bien ! et puis ? Bouchette n'est pas de mes amis, je ne le connais que de nom. En quoi tout ceci me regarde-t-il ?

—Précisément. C'est pour cela que je suis venu.

M. Sarpy regarda avec une nouvelle attention son singulier interlocuteur. Ce regard n'était pas exempt d'alarmes.

—Je viens de chez M. Belmont et de sa part. Il connaît mon plan et a tenté de m'en dissuader, mais en vain. Il pourrait avertir Bouchette ou me dénoncer à la garnison, mais il est trop loyal à la France pour cela. Il respecte mon secret. Toutefois, cela ne l'empêche pas d'essayer de venir en aide à son ami. Il m'a dit : " Batoche, si vous devez faire Joseph Bouchette, prisonnier, allez d'abord chez M. Sarpy et demandez-lui s'il le recevrait dans sa maison prisonnier sur parole. Vous lui épargneriez ainsi beaucoup de souffrances inutiles et en même temps, il serait mis dans l'impossibilité de vous faire du mal à l'avenir.

Après quelque hésitation, j'ai accepté cette proposition de mon ami et je suis venu communiquer avec vous.

—Je n'accepte pas, dit M. Sarpy sèchement et résolument. Je serais honteux d'avoir un de mes compatriotes prisonnier dans ma maison. Si je prenais part à cette guerre, je le ferais ouvertement, mais aussi longtemps que je resterai sur un terrain neutre, je ne permettrai à aucun des adversaires de violer ma propriété. Si Bouchette mérite de souffrir, qu'il porte toute sa peine !

—Alors, il souffrira toute sa peine, dit Batoche en se levant d'un bond et en saisissant sa coiffure.

—Non, il ne périra pas, s'écria Zulma en se levant aussi précipitamment et en faisant face au vieux soldat. M. Bouchette n'a fait que son devoir. Il a ses opinions comme nous les avons, vous et moi. Il a été fidèle à ces opinions. Il a accompli un acte de bravoure. Il a répandu de la gloire et non de la honte sur ses compatriotes. Qui vous a constitué son juge ? Quel droit avez-vous de le châtier ? M. Belmont garde votre secret ? J'en suis surprise. Je ne le garderai pas. Je ne considère pas cela un secret ; mais même si c'en était un, je le violerais.

Promettez-vous de vous désister ?

Au nom de la France, au nom de l'honneur, au nom de la religion, je vous adjure de renoncer à votre projet. Si vous ne me le promettez pas, je vais à l'instant sauter dans un traîneau, courir à Québec, trouver le moyen de pénétrer dans les murs, chercher M. Bouchette et lui tout dire. Qu'avez-vous à répondre ?

Durant cette harangue passionnée, la figure de Batoche était à peindre. Elle exprima successivement la surprise, l'étonnement, l'incrédulité, la consternation, la perplexité, puis l'affaissement complet. Il était évident que le vieux soldat rencontrait pour la première fois un tel adversaire. La beauté animée de son interlocutrice, non moins que ses paroles entraînantes, le magnétisèrent.

Pendant quelques instants, il ne put répondre ; mais sa ruse native reparut graduellement et il dit d'un air malin :

—Très bien, Mademoiselle ; mais que dirait le jeune officier ?

Sans daigner relever l'allusion, Zulma répondit vivement :

—Les officiers américains sont tous des gens de cœur. Ils admirent la bravoure et le dévouement partout où ils les rencontrent et ils refuseraient de prendre un avantage déloyal sur un ennemi quelconque. Mais il ne s'agit pas de tout cela. Répondez-moi. Persévérez vous dans votre intention ou non ?

—Mademoiselle, Joseph Bouchette vous doit sa liberté, dit Batoche ; et saluant, il sortit de la chambre. M. Sarpy essaya de le retenir, mais sans succès. Il s'en alla silencieusement et promptement comme il était venu.

J. LESPÉRANCE.

(A suivre.)



GRAVURES ARTISTIQUES. (1)

La nuit sainte à Bethlehem, d'après Henri Hofmann. Frontispice.	
Les funérailles d'Atala, d'après Girodet, gravé par J. B. Raphaël, Urbain Massard.....	66
Le bon Pasteur, d'après Murillo, gravé par sir Robert Strange.....	130
Saint Jean l'Évangéliste, d'après le Dominiquin, gravé par Johann Friedrich Wilhelm Müller.....	194
Phèdre accusant Hippolyte devant Thésée, d'après Pierre Guérin, gravé par Desnoyers.....	258
Adrienne Lecouvreur, d'après Charles Coypel, gravé par Pierre Imbert Drevet.....	322
Agar et Ismaël, d'après Chrétien Kohler, gravé par Jacques Felsing.....	386
Les musiciens ambulants, d'après Diétrich, gravé par Jean George Wille.	450
Diogène à la recherche d'un homme, d'après Salvator Rosa, gravé par William Sharp.....	514
L'Ange gardien, d'après Bernard Plockhorst, photo-gravure d'après l'original.....	578
L'Enfant prodigue, d'après Lionello Spada, gravé par Antoine Alexandre Morel.....	642
Mater amabilis, connue aussi sous le titre de l'Adoration des anges, d'après le Titien, gravé par Piétro Anderloni.....	707

GRAVURES D'ILLUSTRATION.

Pincher Creek.....	20
Maison du ranche.....	22
Troupeau de moutons.....	25
Mère indienne.....	27
String team.....	28
Enfant Jésus.....	33
Fleurs, feuilles, tiges, racines et tubercules de la pomme de terre.....	84
Maison de Jacques Cartier à Limoilou près de Saint-Malo, France.....	103
Charette à Patay, d'après le tableau de Lionel Royer.....	177
La Vierge Mère à Nazareth, dessin de V. Orsel, fait avec sa main tremblante pendant sa dernière maladie.....	264

(1) Nous n'avons pas suivi l'ordre alphabétique pour la table des gravures, estimant que cela eût créé de la confusion plutôt que de l'ordre. Nous nous sommes contenté de diviser les gravures en quatre groupes principaux et de les indiquer dans l'ordre qu'elles occupent dans le volume.

Mgr Clut et M. François Mercier, d'après une photographie de M. Archambault.....	288
Patre revenant au hameau (encadrement).....	358
La Charité, d'après le tableau de M. Landelle.....	391
Dieu créant le monde, première stance de Raphaël au Vatican.....	522
Le Passage du gué, par Claude Lorrain.....	538
Pierre trouvée en septembre 1784, à Québec.....	224
Le premier château Saint-Louis, à Québec.....	225
Plan du fort Saint-Louis de Québec en 1683.....	227
Plan du fort et château Saint-Louis, à Québec vers 1700.....	461
Extrait d'un plan de la ville de Québec, capitale de la Nouvelle-France, levé au mois de septembre 1693.....	595
Le château Saint-Louis, reconstruit par M. de Frontenac (1694-1698).....	597
Extrait d'un plan de Québec (1700) envoyé avec la lettre de MM. Callières et Champigny du 6 octobre 1800.....	658
Québec au commencement du 18 ^e siècle.....	661
Extrait du plan de la ville de Québec signé à Québec, le 20 octobre 1722, par Chaussegros de Léry	665
Intérieur du fort de Québec.....	666

GRAVURES D'ORNEMENT.

Noël (en-tête).....	1
Bouquet de lis sur un coussin.....	4
Emblèmes des arts (en-tête).....	67-195-323-451-643
Croix qu'enlace une plante de fleur de la passion.....	93
Groupe d'armes.....	119-448
Mozart, Michel-Ange et Raphaël (en-tête).....	131-259-387-515
Emblèmes d'arts.....	137
Nid d'oiseau sur une branche verdoyante (encadrement).....	138
Nid d'oiseau.....	141-512
Groupe de vases et débris d'architecture.....	149
Nid d'oiseau attaqué par un serpent.....	165
Fleurs de la passion et lis avec emblèmes de la foi et de l'espérance (encadrement).....	204
Emblème de la moisson (champs).....	218-615
L'Hiver, statue en marbre par Girardon, parterre du Nord, jardins de Versailles, France.....	238
Emblèmes de la passion.....	267
Emblèmes de la papauté.....	340
Conquêtes de Louis XIV en Flandre. Vase en marbre par Tuby, terrasse du château de Versailles, France.....	404
Jubé et porte du chœur de l'église de Brou, France.....	439
Chasse gothique.....	479
Groupe de vases.....	501
Cuve baptismale de l'église de Limay, France.....	528
Vase en porcelaine tendre de Sèvres.....	550
Vantaux de la porte méridionale du baptistère à Florence, par Andréa Pisano.....	576-648
Groupe d'instruments de musique.....	646

Maison de ferme, à Chaumont, France.....	679
Emblèmes d'arts.....	580
L'art chrétien.....	584
Villa, près de Saint-Jean-de-Luz, France.....	590
Maison à Epinay-sur-Orge, France.....	599
Groupe de génies des arts.....	712

ILLUSTRATIONS DES " BASTONNAIS."

Roderick Hardinge en faction au sommet de la citadelle de Québec.....	107
Roderick Hardinge partant de Québec pour traverser à Lévis par un clair de lune.....	111
Roderick Hardinge chez le gouverneur.....	114
M. Belmont en compagnie de sa fille reçoit un message du gouverneur.....	187
Roderick Hardinge en route pour Trois-Rivières.....	190
Roderick Hardinge s'efforçant de suivre mademoiselle Zulma Sarpy.....	254
Batoche, sa petite fille Blanche et Velours dans leur cabane de la chute Montmorency.....	256
Vision de Batoche au pied de la chute Montmorency.....	313
Excitation des gens de Trois-Rivières à l'arrivée de Roderick Hardinge...	315
Roderick Hardinge revenant avec le dernier chaland de la rive sud, rencontre Pauline Belmont qui l'attendait sur le rivage.....	372
Entrevue de Pauline Belmont avec Roderick Hardinge.....	373
Arrivée de convives au dîner du gouverneur.....	377
M. Belmont revenant de sa cave avec une bouteille de vieux bourgogne à la main.....	441
Roderick Hardinge courant les bois.....	443
Zulma Sarpy dans sa chambre.....	564
Eugène Sarpy signalant les Bastonnais à son père et sa sœur.....	568
Cancans des commères de Québec.....	573
Parties de sucre, au Canada.....	619
La foule sur les remparts de Québec, regarde s'avancer l'armée des Bastonnais.....	626
Un parlementaire.....	629
Rencontre de Zulma Sarpy avec Cary Singleton.....	634
Rêve de Cary Singleton.....	637
Batoche sauvant sa petite fille Blanche.....	697
Entrevue avec les officiers américains.....	698
Le sieur Sarpy recevant les confidences de sa fille Zulma.....	703
Cary Singleton rencontre de nouveau mademoiselle Sarpy.....	741
Veillée chez le sieur Sarpy.....	743
Les tresses de sainte Catherine.....	754
Arrivée de Batoche chez M. Sarpy.....	755
Cary Singleton remet à Batoche un billet pour Zulma.....	761
Monsieur Sarpy dans son cabinet.....	764

ARTISTES PEINTRES ET GRAVEURS

DONT IL EST QUESTION DANS LES CAUSERIES : ÇA ET LA DANS LE PAYS DU BEAU
ET DES ARTS, AVEC L'ANNÉE DE LEUR NAISSANCE ET DE LEUR MORT.

Albane (l'), peintre, 1578-1660.....	198
Anderloni (Faustino), graveur, 1766-1847.....	712
<i>Anderloni</i> (Piétro), graveur, 1784-1849.....	712
Angelico (fra), peintre, 1387-1455.....	5
Baroccio (Frédéric), peintre, 1528-1612.....	390
Bellini (Jean), peintre, 1426-1516.....	708
Bellini (Gentile), peintre, 1421-1501.....	708
Bergen (Thierry Van), peintre, 1645-1689.....	452
Both (André), peintre, vers 1610-1650.....	452
Both (Jean), peintre, vers 1610-1651.....	452
Boucher (François), peintre, 1703-1770.....	261
Brenet (Nicolas-Guy), peintre, 1728-1792.....	261
Caravage (Michel-Ange Morigi, dit le), peintre, 1569-1609.....	645
Carrache (Augustin), peintre, 1557-1602.....	198
Carrache (Louis), peintre, 1555-1619.....	198
Cogniet (Léon), peintre, 1794-1880.....	263
Cooper (Richard), graveur, 1736-1820.....	137
Corenzio (Bélisaire), peintre, mort vers 1643.....	200
Cornelius (Pierre de), peintre, 1783-1867.....	451-579
Coypel (Antoine), peintre, 1661-1722.....	326
<i>Coypel</i> (Charles-Antoine), peintre, 1694-1752.....	326
David (Jacques-Louis), peintre, 1748-1825.....	261-646
Delacroix (Ferdinand-Victor-Eugène), peintre, 1799-1863.....	263
Delaroche (Paul), peintre, 1797-1856.....	263
Descamps (Jean-Baptiste), peintre, 1711-1791.....	137
Desnoyers (Aug.-Gaspard-Louis Boucher, baron), graveur, 1779-1857.....	6
<i>Diétrich</i> (Chrétien-Guillaume-Ernest), peintre, 1712-1774.....	451
<i>Dominiquin</i> (Dominiqui Zampieri dit le), peintre, 1581-1641.....	197-390
Dow (Gérard), peintre, 1613-1675.....	455
<i>Drevet</i> (Pierre-Imbert), graveur, 1697-1739.....	327
Dupont (Henriquel), graveur.....	6
Durer (Albert), peintre, 1471-1528.....	451
Elzheimer (Adam), peintre, 1574-1620.....	452
Evendinger (Albert), peintre, 1621-1675.....	452
Falcone (Angelo ou Aniello), peintre, 1600-1665.....	519
<i>Felsing</i> (Jacques), graveur, 1802-1883.....	390
Flinck (Govert), peintre, 1615-1660.....	388
Gaspre (Gaspard Dughet dit le), peintre, 1613-1675.....	389-521
Gérard (le baron François-Pascal-Simon), 1770-1837.....	6
Géricault (Jean-Louis-André-Théodore), peintre, 1791-1824.....	263
Giorgione (George Barbarelli dit le), peintre, 1478-1511.....	390-708
Giotto (Bondone dit), peintre, 1276-1336.....	202
<i>Girodet</i> (Anne-Louis), peintre, 1767-1824.....	68
Gozzoli (Benozzo di Lesse), peintre, 1424- ?.....	5

Guerchin (Jean-François Barbieri dit le), peintre, 1591-1666.....	388
Guérin (le baron Pierre-Narcisse), peintre, 1774-1833.....	261
Guido (Reni, dit le Guide), peintre, 1575-1642.....	198
Hofmann (Henri), peintre, 1824.....	5
Hogarth (Guillaume), peintre, 1697-1764.....	521
Ingouf (Pierre-Charles), graveur, 1746-1802.....	646
Kauffmann (Marie-Anne-Angélique-Catherine), peintre, 1742-1807.....	451
Kohler (Chrétien), peintre, 1809-1861.....	389
Lanfranc (Jean), peintre, 1581-1647.....	199
Lebas (Jacques-Philippe), graveur, 1707-1783.....	137
Lorrain (Claude Gellée dit le), peintre, 1600-1682.....	263-389-452-538
Longhi (Giuseppe), graveur, 1766-1831.....	390-712
Massard (Jean), graveur, 1742-1822.....	646
Massard (J.-B. Raphaël-Urbain), graveur, 1775-1849.....	71
Metza (Gabriel), peintre, 1630-?.....	455
Miéris (François Van), peintre, 1635-1681.....	455
Morel (Antoine-Alexandre), graveur, 1765-?.....	646
Moya (Pierre de), peintre, 1610-1666.....	132
Muller (Johann-Freidrick-Wilhelm), graveur, 1783-1816.....	203
Murillo (Barthélemy-Esteban), peintre, 1618-1682.....	131
Natoire (Charles-Joseph), peintre, 1700-1777.....	261
Netscher (Gaspard), peintre, 1639-1684.....	455
Ostade (Adrien Van), peintre, 1610-1685.....	452
Overbeck (Frédéric), peintre, 1789-1869.....	451-579
Perugin (Pierre Vanucci dit le), peintre, 1446-1524.....	5
Peelenburg (Corneille Van), peintre, 1586-1667.....	452
Plockhorst (Bernard), 1825-.....	579
Poussin (Nicolas), peintre, 1594-1665.....	199-521
Raphaël Sanzio, peintre, 1483-1520.....	712
Regnault (le baron Jean-Baptiste), peintre, 1754-1829.....	261-452
Rembrandt (Harmensz Van Ryn), peintre, 1607-1669.....	388-452
Reynolds (sir Josué), peintre, 1723-1792.....	521
Ribera (Joseph), peintre, 1588-1656.....	132-200
Rigaud (Hyacinthe), peintre, 1659-1743.....	327
Rosa (Salvator), peintre, 1615-1673.....	452-517
Rubens (Pierre-Paul), peintre, 1577-1640.....	132
Ruysdael (Jacques), peintre, mort en 1682.....	452
Schadow (Frédéric-G. de), peintre, 1789-1862.....	389-579
Scheffer (Ary), peintre, 1795-1858.....	263
Schmidt (George-Frédéric), graveur, 1712-1775.....	454
Sharp (William), graveur, 1749-1824.....	521
Spada (Lionello), peintre, 1576-1622.....	644
Strange (Robert), graveur, 1725-1797.....	137-521
Thiele (Alexandre), peintre, 1685-1752.....	453
Titién (Tiziano Vecelli dit le), peintre, 1477-1576.....	132-390-707-708
Terburg (Gérard), peintre, 1608-1681.....	455
Van Dyck (Antoine), peintre, 1599-1641.....	132
Van Dyck (Philippe), peintre, 1680-1752.....	388

Vanloo (Charles-André), peintre, 1705-1765.....	261
Veit (Philippe), peintre, 1793-1878.....	579
Velasquez (don Diego- Rodriguez de Sylva y), peintre, 1599-1660.....	132
Vernet (Emile-Jean-Horace), peintre, 1789-1863.....	263
Véronèse (Paul Caliari dit Paul), peintre, 1528-1588.....	707
Vischer (Corneille Visscherr ou), graveur, 1618-1658.....	454
Werff (Adrien Vander), peintre, 1659-1722.....	452
Wille (Jean-Georges), graveur, 1717-1807.....	454
Wille (Pierre-Alexandre), graveur, 1748- ?	455
Woollett (William), graveur, 1735-1785.....	521
Wouwerman (Philippe), peintre, 1619-1668.....	452
Zuccato (Sébastien), peintre, mort vers 1490.....	708

TABLEAUX DE MAITRES

DONT IL EST FAIT MENTION DANS LES CAUSERIES : ÇA ET LA DANS LE PAYS DU
BEAU ET DES ARTS.

Abraham embrassant son fils Isaac, au moment où l'ange lui apparaît, par Charles Coypel.....	326
Abraham chassant Agar et Ismaël, par le Guerchin.....	388
Académie (l') des philosophes, par Salvator Rosa.....	518
Adrienne Lecouvreur, par Charles Coypel.....	324
Agar et Ismaël, par Chrétien Kohler.....	388
Alexandre visitant Diogène dans son tonneau, par Salvator Rosa.....	518
Andromaque et Pyrrhus, par Pierre Guérin.....	263
Ange (l') gardien, par Bernard Plockhorst.....	579
Aumônes (les) de saint Diégo, par Murillo.....	132
Bélisaire demandant l'aumône, par David.....	262
Bonne (la) femme de Normandie, par P. A. Wille.....	455
Bon (le) Pasteur, par Murillo.....	131
Bon (le) Pasteur, par Bernard Plockhorst.....	579
Catilina parmi les conjurés, par Salvator Rosa.....	520
Christ (le) déposé de la croix, par le Titien.....	709
Christ (le) consolateur, par Bernard Plockhorst.....	579
Clytemnestre, par Pierre Guérin.....	263
Communion (la) de saint Jérôme, par le Dominiquin.....	202
Démocrite méditant sur les folies humaines, par Salvator Rosa.....	518
Diogène à la recherche d'un homme, par Salvator Rosa.....	515
Diogène qui jette son écuelle, en voyant boire un jeune garçon dans le creux de sa main, par Salvator Rosa.....	518
Enée racontant à Didon les malheurs de la ville de Troie, par Pierre Guérin.....	263
Enfant (l') prodigue, par Lionello Spada.....	643
Entrée (l') de Jésus à Jérusalem, par Bernard Plockhorst.....	579
Exhortation (l') paternelle, par Gérard Terburg.....	455
Fortune (la), par Salvator Rosa.....	520
Fuite (la) en Egypte, par Bernard Plockhorst.....	579
Funérailles (les) d'Atala, par Girodet.....	67

Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès, par Girodet.....	69
Jésus et les disciples d'Emmaüs, par Bernard Plockhorst.....	579
Jésus et les petits enfants, par Barnard Plockhorst.....	579
Jésus faisant ses adieux à sa mère, par Bernard Plockhorst.....	579
Marcus Sextus, par Pierre Guérin.....	262
Martyre de sainte Agnès, par le Dominiquin.....	202
Martyre de sainte Cécile, par Lionello Spada.....	645
Martyre de saint Pierre, par le Titien.....	710
Mater amabilis, par le Titien.....	707
Médée poursuivie par Jason, par Charles Coypel.....	326
Miracle de saint Benoît, par Lionello Spada.....	645
Miriam, par Chrétien Kohler.....	390
Moine (un) en extase, par Murillo.....	132
Moïse sauvé des eaux, par chrétien Kohler.....	390
Mort (la) de Cléopâtre, par Gaspard Netscher.....	455
Mort (la) de sainte Claire, par Murillo.....	132
Musiciens (les) ambulants, par Diétrich.....	451
Offrande à Esculape, par Pierre Guérin.....	263
Pèlerins (les) d'Emmaüs, par Charles Coypel.....	326
Phèdre accusant Hippolyte devant Thésée, par Pierre Guérin.....	259
Platon dans le jardin d'Académus, par Salvator Rosa.....	518
Présent (un) du ciel, par Bernard Plockhorst.....	579
Prométhée, par Salvator Rosa.....	520
Pythagore au milieu de ses disciples, par Salvator Rosa.....	520
Rébecca à la fontaine, par Chretien Kahler.....	390
Régulus, par Salvator Rosa.....	520
Repos (le) en Egypte, par Bernard Plockhorst.....	579
Samuel en face de Saül, par Salvator Rosa.....	520
Sainte Elisabeth de Hongrie soignant les lépreux, par Murillo.....	134
Saintes (les) femmes au tombeau, par Bernard Plockhorst.....	579
Saint Jean et la Vierge Marie, par Bernard Plockhorst.....	579
Saint Jean l'Evangeliste, par le Dominiquin.....	195
Socrate, par Salvator Rosa.....	520

TABLE DES MATIÈRES

A nos lecteurs, par Alphonse Leclaire.....	5
Alaska (l'), par J. J., S. J.....	150-228-287-405
Alexis Bonami dit L'espérance, par L. A. Prud'homme.....	207
Bastonnais (les), par J. L'espérance..	107-184-250-303-369-440-563-616-689-737
Bibliographie.....	319-640
Ça et là dans le pays du Beau et des Arts, par Alphonse Leclaire. 67-131-	195-259-323-387-451-515-579-643-707
Causerie littéraire et esthétique, par T. L.....	394-529-649
Chronique mensuelle.....	55-120-171-239-296-359-429-502-551-606-680-725
Daniel Greysolon Duluth, par Benjamin Sulte.....	480-541
Dindons (les) en spectacle, fable, par l'abbé F.-X. Burque.....	647
Ecoles (les) séparées, par B. A.-T.-de Montigny.....	600-671
Egarés sous les bois (poésie), par Emile Perrin.....	581
Eglise (l') de Saint-François d'Assise de la Longue-Pointe, par A. Bellay....	420
Envolés ! (poésie), par Emile Perrin.....	138
Exploitation (l') du crime, par Joseph Desrosiers.....	585
Fort (le) et le château Saint-Louis, par Ernest Gagnon.....	219-279-351- 456-591-658-713
Idylle (l') des ranches, par l'hon. A. B. Routhier.....	19
Immensité (poésie) par l'abbé F.-X. Burque.....	522
Jacques Cartier, par l'abbé Auguste Gosselin.....	96
Léon Provancher (l'abbé), par l'abbé F.-X. Baillairgé.....	104
Lettres du père F. X. Duplessis.....	166
Monnaie (la) canadienne sous le régime français, par N. E. Dionne.....	30-72
Mon papillon (poésie), par Emile Perrin.....	204
Murillo (un) conte de Noël, par Louis Fréchette.....	33
Noël (poésie), par J.-B. de M.....	1
Nouveau (le) livre du P. Lacasse.....	722
Orphelin (l') (poésie), par Emile Perrin.....	328
Pater noster (poésie), par Pamphile Le May.....	93
Pomme (la) de terre, par Benjamin Sulte.....	84
Principes (des) protestants dans l'éducation, par J. J., S. J.....	7
Prohibition (la) des livres, par l'abbé H. Bédard, P. S. S.....	341
Question (la) sociale, Les grèves, par Napoléon Legendre.....	142
Renoncement (le) évangélique dans le clergé, par Dom P. Benoit... 268-331-465	268-331-465
Ruine (la) d'une église naissante, par N.-E. Dionne.....	490
Soir (un) à Nazareth (poésie) par Emile Perrin.....	264
Sous les haillons (poésie), par W. Chapman.....	391